

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 14 au 20 octobre : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 2168.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Dimanche 22 octobre 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances



GRAND ROI — GÉNÉREUX PHILANTHROPE — PÈRE HEUREUX. — Comme l'on comprend bien — lorsqu'on voit ainsi Alphonse XIII, roi d'Espagne, si bon père de famille et si heureux de se trouver au milieu de ses enfants — qu'il ait, depuis le commencement de la guerre, consacré des efforts aussi généreux qu'incessants à remplir la tâche d'intermédiaire entre les familles des soldats disparus, blessés ou morts et les centres d'information où l'on peut avoir des nouvelles à leur sujet !

Ayuntamiento de Madrid

A bâtons rompus

Le vaudeville est comme les mathématiques : ce qui fait le meilleur de son charme, c'est le raisonnement par l'absurde. La fantaisie judico-militaire que viennent de faire représenter MM. Gustave Hervé et Bienaimé-Rochette, les deux auteurs dramatiques bien connus, n'échappe pas à cette règle. On connaît la situation : M. Gustave Hervé avait dans son nécessaire de toilette un certain nombre de livrets militaires de pauvres diables réformés pour diverses infirmités. Il les mettait gracieusement à la disposition d'autres pauvres diables désireux de combattre pour leur patrie, mais portés par divers motifs à ne pas le faire sous leur véritable nom. (Entre nous, on a déjà vu ça dans divers drames et nombre d'opéras, mais, depuis Molière, les auteurs comiques sont autorisés à prendre leur bien où ils le trouvent, ce qui les distingue des simples voleurs à la tire). Un jour, M. Hervé voit entrer dans son cabinet un de ces héros avides d'anonymat, lequel se penche à son oreille et lui dit : « Je suis Rochette. Donnez-moi un livret ».

Ici, M. Hervé se gratte la tête. Quoique anarchiste, socialiste, libertaire et tout à fait indépendant, il a le sentiment des hiérarchies sociales, et il se demande : « Puis-je donner à un homme aussi notoire que Rochette le livret du premier réformé venu ?... » Après une seconde de tempête sous son crâne, il se répond : « Non pas, ce ne serait digne ni de lui ni de moi. Il lui faut un livret un peu à la hauteur... Mais, j'y pense, j'ai justement là le livret d'un conseiller d'arrondissement. Le protocole placerait ces deux hommes sur le même rang... (Haut, avec une bonté ineffable). Tenez, Rochette, voilà un livret qui vous ira comme un gant; je ne doute pas que vous n'en fassiez bon usage. (Tremolo à l'orchestre, exit Rochette.)

Or, dans un vaudeville bien fait, M. Hervé ne saurait s'en tenir là. En somme, Rochette n'avait sur la conscience que des irrégularités financières. Il en est qui en ont fait autant et qu'on laisse bien tranquilles. Mais supposez que, le lendemain, M. Hervé ait reçu la visite d'un autre amateur de réhabilitation, coupable celui-là de quelque chose de bien plus grave, de falsification de testament par exemple : « Diable ! se serait encore dit M. Hervé, je ne puis pas donner à celui-ci le livret du premier venu. Si j'ai octroyé à Rochette un livret de conseiller d'arrondissement, il faut trouver pour ce faussaire un livret de conseiller général. »

Ensuite, serait venu un jeune gentilhomme distingué dans l'attaque nocturne et le vol à main armée; en vertu du principe hiérarchique, M. Hervé aurait dû lui trouver un livret de député ou de conseiller d'Etat.

Et si, un beau jour, un candidat à l'héroïsme lui avait dit : « C'est moi qui ai coupé en morceaux la femme de la rue Botzaris. » M. Hervé n'aurait pas manqué de s'écrier : « Pour un homme qui a autant besoin de se réhabiliter que vous, il faudrait au moins un livret de roi. Malheureusement il n'y en a pas dans notre république... Mais, j'y songe: ne suis-je pas réformé moi-même? Tenez, mon ami, voilà mon propre livret. Vous vous appellerez désormais Gustave Hervé. C'est un beau nom. J'espère que vous le rendrez plus beau encore. »

En somme, c'est un peu notre vieille complainte de *La Tour, prends garde*, sauf que M. Hervé n'a pas pris garde aux conséquences singulières que pourrait avoir son initiative. Ecartons l'idée que ses lapins baptisés par lui carpes auraient pu, une fois au régime, retomber dans leurs anciens errements et encourir une série de nouvelles condamnations qui auraient peut-être gêné les véritables propriétaires des livrets baladeurs. Voyez-vous que Rochette, revenant à ses instincts, ait fondé une Société anonyme des Tranchées dont les affaires auraient si bien prospéré qu'il n'aurait pas tardé à être obligé de reprendre la poudre d'escampette : un beau jour, le véritable conseiller d'arrondissement aurait vu se présenter chez lui deux gendarmes, qui...

Non. Cela n'est pas admissible...

Ce qui aurait pu arriver, au contraire, c'est que celui à qui M. Hervé avait généreusement confié son propre livret se fût couvert de gloire. Toujours à l'affût des missions les plus périlleuses, il n'aurait pas tardé à attirer l'attention de ses chefs. Caporal, sergent, bientôt officier, cité à l'ordre, titulaire de la croix de guerre, de la médaille militaire, de la Légion d'honneur, le faux Hervé aurait rempli les communiqués de son nom, et le véritable Hervé, pour que la supercherie ne fût pas découverte, n'aurait plus pu sortir de chez lui qu'avec une « rochette » de décorations.

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

Un de mes amis prétend qu'on n'a arrêté Rochette que dans le seul objet de distraire les poilus :

« Tout le monde le sait depuis longtemps, dit-il, seuls les civils — et peut-être les embusqués — s'intéressent aux nouvelles de la guerre, et les lisent dans les journaux. Les poilus, au contraire, ont « marre » de celles-ci, s'il est permis d'employer l'un des termes les plus fréquents de leur audacieux vocabulaire. Se contentant de se battre héroïquement et victorieusement, d'avoir arrêté l'ennemi à Verdun et de l'enfoncer méthodiquement sur la Somme, ils ont renoncé depuis longtemps à comprendre l'ensemble des événements. Peut-être cette réserve est-elle sensée : on ne comprendra la signification des faits de la guerre que lorsque la guerre sera finie. Pour l'instant ils n'apparaissent que comme au cinéma, par scènes détachées, incohérentes, et triées arbitrairement. Ou bien encore ils font l'impression que produisent des danseurs quand on assiste à leurs ébats chorégraphiques derrière une glace sans tain qui ne laisse point parvenir jusqu'aux oreilles le bruit de l'orchestre. On se dit : « Mais qu'est-ce qu'ils font ? Et pourquoi tournent-ils de la sorte ? » Enfin les poilus ne se reconnaissent pas dans les récits qu'on leur fait des actes auxquels ils sont mêlés, ou bien ne se trouvent pas ressemblants.

« Ils lisent, au contraire, passionnément les feuilletons, se plaisent à tous les contes qui les promènent hors des farouches réalités de leur existence. Au jour le jour ils accomplissent magnifiquement leur sublime besogne. Puis ils cherchent le repos en se demandant si Marcelle épousera enfin Amédée, et si le traître sera puni. L'aventure de Rochette est un roman du même genre. Ils y vont prendre un plaisir extrême, et voilà tout. »

Pierre Mille.

Chabrier, dont l'Opéra va reprendre prochainement une des œuvres considérables, *Briséis*, fit peu après la mort de Wagner un voyage à Bayreuth.

Il fut reçu, ainsi que plusieurs musiciens français, chez Mme Wagner, qui avait continué les traditionnelles réunions musicales de Wahnfried.

Au cours de la soirée, on passa de lourdes pâtisseries germaniques. Chabrier prit un gâteau, le porta à sa bouche et ne put retenir une grimace...

— Oh ! mais, c'est atroce ! glissa-t-il à l'oreille d'un de nos compatriotes.

Dès ce moment, le compositeur erra de groupe en groupe, fort embarrassé de son gâteau et le dissimulant de son mieux. Soudain, il disparut dans la pièce voisine, puis reentra peu après, le visage satisfait et les mains vides.

— Qu'as-tu fait de ton gâteau ? lui chuchota un de ses amis.

— Je l'ai glissé dans le tiroir d'une commode, entre deux chemises, répondit Chabrier à voix basse.

— Malheureux ! Tu as sali les chemises de Wagner !...

Chabrier s'entendit maintes fois, après cette soirée mémorable, reprocher gaiement une telle profanation !

Il y avait au répertoire des concerts, il y a quelques années, un monologue bien amusant. C'était l'histoire d'un honnête homme qui, ayant gagné à la loterie un chameau vivant, était contraint d'enlever son lot sur l'heure, sous peine de perdre ses droits; comme il ne pouvait songer à faire entrer l'animal dans sa modeste chambrette (la concierge, d'ailleurs, l'eût-elle permis?), il déambulait par les rues nocturnes avec son quadrupède encombrant. Enfin, à bout de ressources, il abandonnait le chameau devant sa porte.

Pareille mésaventure serait-elle arrivée à un Anglais ? Toujours est-il que le secrétaire du ministère britannique de l'Intérieur vient de faire paraître un décret qui menace de peines sévères, à partir du 22 octobre, toute personne coupable d'avoir promené un quadrupède entre le coucher et le lever du soleil sans l'avoir pourvu d'une lanterne blanche à l'avant et à l'arrière.

Encore faut-il avoir affaire à un animal docile.

Les chevaux anglais auraient-ils ce flegme imperturbable qu'on croyait être l'apanage exclusif de leurs maîtres ? Ou bien chercheront-ils à se débarrasser à coups de pied du fanal suspendu au bout de leur queue ?

Le spectacle nocturne des routes rurales qui conduisent aux marchés matinaux des bourgades anglaises va devenir le théâtre de scènes bien amusantes.

Les chroniqueurs d'avant-Salons — quand il y a des Salons — satisfont à une légitime curiosité du public en révélant, souvent un ou deux mois avant le vernissage, le sujet du tableau qu'exposera un maître. Cela s'appelle des indiscrétions d'atelier.

Nous ne savons pas encore quand la Société nationale des Beaux-Arts rouvrira ses portes — et elle ne le sait sans doute pas plus que nous — mais nous pouvons lui faire ce tout petit plaisir de lui dire quelle sera l'œuvre de M. John Lavery, l'un de ses meilleurs peintres étrangers — à qui elle fera, à la rentrée des artistes, les honneurs de la cimaise.

M. John Lavery, dont on connaît les solides et vivants portraits, a assisté à l'audience où le traître Roger Casement fit appel contre la sentence de mort dont il avait été frappé. C'est de cette scène, qui fut, paraît-il, dramatique, que s'est inspiré le peintre écossais. Et les rares intimes qui l'ont pu voir la disent fort belle.

Patientons, elle nous sera mise sous les yeux... un jour.

On vient de porter au garde-meuble les meubles séquestrés de M. Spiess, l'ex-patron boche de l'ex-café Viennois, qu'a remplacé le café d'Angleterre.

Parmi les meubles de M. Spiess ne figure plus la kolossale gerbe de palmes en métal doré, nouée de vieux rubans rouge et or, qui lui venait, racontait-il, d'Offenbach, et qu'il était si fier de faire admirer à ses intimes.

Il était délicieusement comique lorsque, cette gerbe à la main, il fredonnait d'une voix fausse la *Belle Hélène*. A ce moment, on ne se serait jamais avisé de le prendre pour un « vieux Parisien ».

M. Spiess n'aura pas voulu se séparer des palmes d'Offenbach. Mais, son départ étant précipité, elles ont dû l'embarrasser un peu !

Vous aimez les crêpes ? Qu'attendez-vous donc pour aller prendre le thé au Grand Vatel, dont c'est la réputation ? (2 fr. 50, crêpes et gâteaux compris).

M. Raphaël Collin, qui vient de mourir, n'était pas seulement un grand peintre. C'était un remarquable collectionneur. Son grand bonheur était de montrer à ses amis ou à des amateurs les pièces merveilleuses qu'il rangeait méthodiquement en de grandes vitrines, dans son atelier de l'impasse Ronsin.

Sa collection de porcelaines et de grès japonais, chinois et coréens, comprenant six cents pièces, toutes de la plus rare beauté, était célèbre dans le monde des artistes céramistes. Pour acquérir une nouvelle pièce intéressante, le maître donnait volontiers, en échange, une toile qui représentait des semaines de travail. Et dès qu'on lui signalait un vieux pot coréen curieux, il n'hésitait pas, si la pièce se trouvait à l'étranger, à entreprendre le voyage.

Il avait réuni également un admirable ensemble de gardes d'épées japonaises — plusieurs centaines de pièces dont chacune était exposée sur une soie différente — de très intéressantes verreries grecques et un nombre important de statuettes de Tanagra, d'une authenticité indiscutable.

Petit scène rapide et combien boulevardière entrevue hier — sur le boulevard, naturellement.

La haute aigrette d'une élégante est soudain brisée par le vent, et s'envole. Un monsieur très bien la rattrape et la rend à sa propriétaire.

— Merci monsieur ! murmure la dame, souriante et un tantinet minaudante. Je suis confuse, vraiment ! Cette plume est-elle assez folâtre !

— Oh ! madame, répond sérieusement le monsieur très bien, je sais ce que c'est ! La mienne l'est encore plus !

Et laissant la belle-dame, interdite, se demander à qui elle avait affaire, notre immortel Courteline, après un salut plein de grâce, continua son chemin !

Le Veilleur.

LA SITUATION MILITAIRE

Les Allemands sont repoussés avec de lourdes pertes sur les deux rives de la Somme

L'EFFORT ENNEMI SUR LES DEUX FRONTS ROUMAINS

La journée a été chaude sur les deux rives de la Somme.

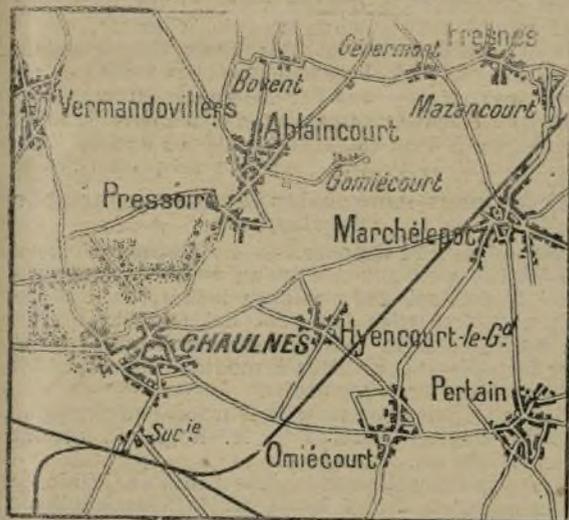
Au nord, tandis qu'une attaque heureuse permettait aux Anglais de progresser de quelque cinq cents mètres dans la direction de Le Sars, les Allemands ont tenté de violentes réactions contre les positions conquises par nous ces jours derniers. Ils ont multiplié les efforts pour nous chasser du village de Saily-Saillisel. Après une préparation intense d'artillerie, ils ont lancé, par trois fois, leurs vagues d'infanterie à l'assaut. Chaque fois, nos tirs de bar-

d'Orient, malgré le mauvais temps, poursuit sa vigoureuse offensive. La flotte anglaise a prêté son appui aux troupes de nos alliés qui luttent sur la rive gauche de la Strouma. Elle a bombardé les positions bulgares de Neohori, petite ville située à l'est de la Strouma, à l'extrémité sud du lac de Tainor, au sud-ouest des collines de Prenar. Dans le même temps les Serbes poursuivaient leurs progrès dans la boucle de la Cerna. Débordant au nord le village de Skocivir, ils se sont avancés sur les pentes du petit massif de Cuke, que limitent à l'est la Cerna et à l'ouest un de ses affluents qui descend du nord au sud. Au delà de cet affluent, ils se sont approchés, malgré les efforts désespérés des Bulgares, jusqu'aux abords de Baldenci, au nord de Veljeselo. A l'extrême aile gauche de l'armée alliée, dans les secteurs français et russe, l'artillerie continue sa préparation. Il est intéressant de noter que parmi les prisonniers faits par les Serbes figure un certain nombre d'Allemands.

Sur les deux fronts roumains l'ennemi n'a cessé de mener de violentes actions offensives. Contre le nord et nord-ouest tous les efforts de l'ennemi se sont brisés contre les positions tenues par les Roumains et, dans plusieurs secteurs, nos vaillants alliés ont rejeté les soldats de Falkenhayn, leur infligeant de lourdes pertes, faisant des prisonniers et ramenant du matériel. Dans les régions de Brosteni, Valea et Bistritzei, l'ennemi a été rejeté. A Bicaz, deux canons, cinq mitrailleuses et des munitions abondantes ont été capturés. Cinq cents prisonniers sont tombés à nos mains de nos alliés; cent cinq ennemis ont dû se rendre dans la vallée du Trotus. Partout ailleurs, les Austro-Allemands se sont vainement épuisés contre les retranchements roumains qui n'ont pu être entamés, sauf dans la vallée de Buzu, où nos alliés se sont retirés vers Guru Siritului, en emmenant les prisonniers faits au cours des contre-attaques.

En Dobroudja, la violence de l'attaque de Mackensen ne s'est point affaiblie. Sous le poids de l'artillerie lourde ennemie, et devant les attaques furieuses d'un ennemi qui prodigue le matériel humain sans souci des pertes, les Russo-Roumains se sont retirés au centre et à la droite dans la région de Rasova. Fortement retranchés, avec le double appui à leurs ailes du Danube et de la mer, nos alliés opposent à l'ennemi une barrière que des modifications dues à des nécessités tactiques passagères ne sauraient ébranler.

Jean Villars.



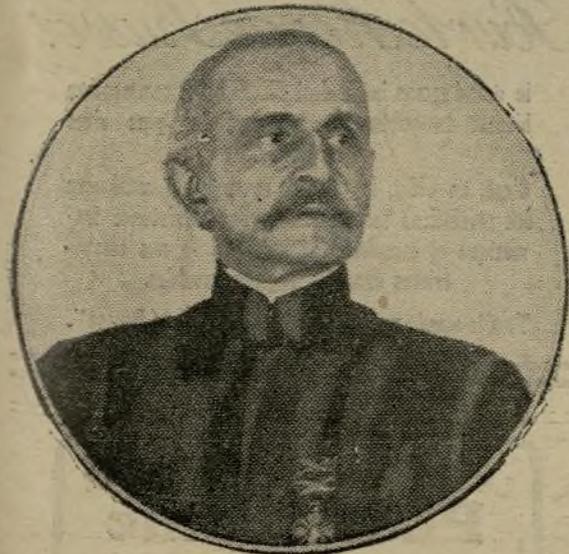
rage et le feu de nos mitrailleuses ont brisé leur élan, et les ont empêchés d'aborder nos lignes. Leurs pertes ont certainement été très élevées sur ce point.

Au sud de la Somme, nos ennemis ont dirigé de violentes attaques contre les lignes que nous avions enlevées la veille entre Biaches et la Maisonnette. Même acharnement de leur part. Ils ont fait usage de liquides enflammés. Repoussés avec de lourdes pertes sur l'ensemble de ce secteur, ils ont réussi à prendre pied, au nord du bois Blaise, dans quelques-unes de nos avancées.

En même temps, il faut souligner un brillant succès remporté par nos troupes dans la région de Chaulnes. Une attaque menée avec décision, après une bonne préparation d'artillerie, nous a permis d'avancer jusqu'au carrefour central de la forêt située au nord de cette localité.

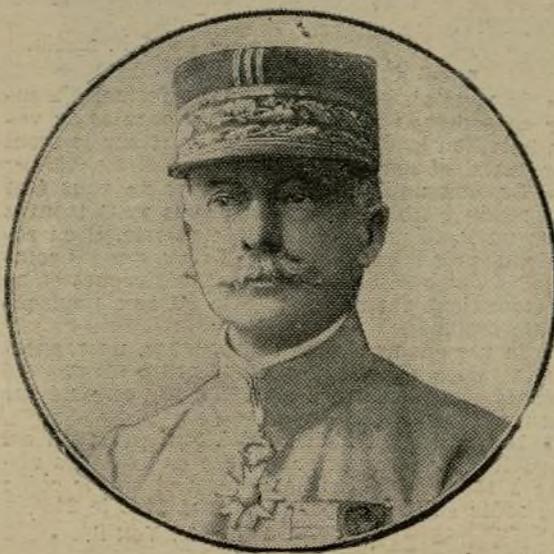
La lutte continue avec une extrême violence sur tous les fronts balkaniques. L'armée

Deux généraux blessés sur le front de la Somme



GÉNÉRAL MARCHAND

Le général Marchand a été légèrement blessé. Il continue à assurer son commandement.



GÉNÉRAL SAINTE-CLAIRE-DEVILLE

Le général Sainte-Claire Deville vient d'être assez gravement blessé.

Ce que l'on préparait à Larissa

Les fautes du gouvernement d'Athènes fortifient le gouvernement provisoire.

La Grèce est une malade qui a besoin d'être surveillée. On ne s'étonnera donc pas que nous donnions son bulletin de santé presque quotidien.

Les mesures prises par l'amiral Dartige du Fournet continuent d'arrêter les concentrations de troupes si suspectes qui se faisaient à Larissa. Ces concentrations se poursuivaient. Elles étaient en cours d'exécution, ce qui prouve qu'on se trouvait en présence d'un plan bien établi. Et si l'on veut savoir ce que le gouvernement hellénique eût fait des hommes et du matériel rassemblés en Thessalie, il n'y a qu'à se souvenir des redditions de Cavalla, de Serès et de Drama. D'après les calculs et les révélations de ces derniers jours, sans parler des divisions grecques livrées à l'armée germano-bulgare, sans parler des approvisionnements, des bêtes de somme, du matériel en général, cinquante-cinq mille fusils Mannlicher et des centaines de milliers de cartouches, de nombreuses pièces d'artillerie, tant de montagne que de campagne, plus cent cinquante canons de divers calibres et des mitrailleuses turques sont tombés, en Macédoine orientale, entre les mains de nos ennemis. Voilà, selon toutes les apparences, le coup que les mauvais bergers d'Athènes se proposaient de recommencer à Larissa, et dans des proportions encore plus fortes. On envoyait une partie de l'armée grecque rejoindre en Silésie le IV^e corps, ce qui était un attentat contre la Grèce, et l'on ravitaillait l'armée qui combat contre le général Sarrail, ce qui était une trahison au détriment des Alliés.

C'est dire à quel point l'intervention de l'amiral Dartige du Fournet était opportune et nécessaire. C'est dire également quelles fortes raisons conseillent de se méfier d'un gouvernement capable de concevoir de pareils plans et assez audacieux pour en entreprendre l'exécution tandis qu'il entretient avec l'Entente des relations établies sur la base trompeuse de la « neutralité ».

L'Entente, d'ailleurs, n'est pas dupe, et M. Lambros a tort de se prévaloir des rapports qu'elle entretient avec lui. Si nos représentants sont entrés en conversation — mais quel genre de conversation ! — avec le nouveau ministère, (aussi suspect que les précédents puisqu'il a les mêmes origines), c'est, comme nous l'avons dit, parce qu'il importe que les puissances protectrices trouvent devant elles des répondants et des responsables, et parce que la responsabilité réside tout entière à Athènes.

Les révélations de ces derniers jours sur les pensées secrètes et les menées des gouvernants athéniens ont eu pour effet de changer sensiblement le point de vue auquel M. Venizelos et ses amis s'étaient placés d'abord en constituant leur gouvernement provisoire. Ni M. Venizelos, ni M. Politis, les deux chefs politiques du mouvement, ne croient plus à la possibilité d'un accord ni même d'une réconciliation avec le roi. Ainsi la séparation devient tous les jours plus profonde entre la Grèce nationale et la Grèce germanophile.

Ce n'est pas à dire que la reconnaissance officielle du gouvernement provisoire soit imminente. Mais l'évolution même des faits pourrait, un jour ou l'autre, en rendre possible l'éventualité.

En tout cas, il est naturel que la sympathie des Alliés aille toujours davantage à ces patriotes grecs qui lui donnent autant de preuves d'amitié que les autres lui donnent de sujets de plainte et de défiance. En même temps, le mouvement de Salonique continue d'attirer les éléments les meilleurs et les plus clairvoyants du pays. Après l'adhésion de M. Politis, nous en verrons d'autres encore, prochainement peut-être, et non moins retentissantes. Ainsi le gouvernement vénizéliste deviendra, de plus en plus, une force avec laquelle tout le monde devra compter.

Jacques Bainville.

ASSASSINAT

du premier ministre autrichien

Berne, 21 octobre. — Le comte Sturgh, président du Conseil des ministres autrichiens, a été assassiné ce matin

Sept avions allemands au tableau

Le lieutenant Heurteaux abat son dixième appareil

(OFFICIEL)

Dans la journée du 20 octobre, notre aviation de chasse a livré, sur le front de la Somme, de nombreux combats au cours desquels sept avions allemands ont été abattus, dont trois dans nos lignes. Ces derniers sont tombés entre Bouchavesnes et Rancourt; les quatre autres dans la région de Moislains et de Brie. Le lieutenant Heurteaux, qui a abattu un de ces appareils, a descendu de ce fait son dixième avion allemand.

D'autre part, quatre appareils ennemis, sérieusement touchés à la suite de combats avec nos pilotes, ont dû atterrir dans leurs lignes.

Dans la nuit du 20 au 21 octobre, une de nos escadrilles a lancé 41 obus de 120 sur les gares de Noyon et de Chauny, puis sur un train entre Appilly et Chauny.

Dans la même nuit, 15 de nos avions de bombardement ont lancé 79 obus de 120 sur les can-



ADJUDANT BARON



LIEUTENANT HEURTEAUX

tonnements et bivouacs ennemis de la région Nesle-Ham et sur les terrains d'aviation de Matigny et Flez, qui ont été atteints.

L'adjudant Baron est mort au champ d'honneur

Nous apprenons avec un très vif regret la mort, le 13 octobre, au cours du bombardement aérien des usines d'Oberndorf, de l'adjudant Baron.

L'adjudant Baron était un de nos meilleurs pilotes. Il s'était spécialisé dans les bombardements à longue distance : Ludwigshafen, Mannheim, etc.

Raid heureux d'hydravions anglais sur la côte belge

LONDRES, 21 octobre. — Un communiqué de l'Amirauté annonce que le 20 octobre au matin un aéroplane naval anglais a abattu un ballon observateur ennemi près d'Ostende. Le ballon est descendu en flammes.

Un autre aéroplane naval anglais a livré combat à un grand hydravion ennemi, tuant le pilote et l'observateur. L'hydravion a plongé verticalement dans la mer à trois kilomètres au large d'Ostende. On a aperçu plus tard les restes de l'appareil qui flottaient sur les eaux.

Les deux appareils anglais sont rentrés indemnes.

UN INCIDENT AU STOCK EXCHANGE

Des courtiers allemands opèrent à la Bourse de Londres.

LONDRES, 21 octobre. — Les membres du Stock Exchange ont été, hier, violemment indignés à l'occasion d'une vente importante d'actions pour le compte de la Dresdner Bank, qui a employé, pour cette opération, des courtiers allemands.

Les protestations furent énergiques et on rendait responsables de ce scandale les fonctionnaires anglais chargés de contrôler l'administration des banques allemandes.

Communiqué de l'emprunt

Chaque jour de nombreux industriels avisent le gouvernement qu'ils consentent à leurs ouvriers des avances et des facilités pour souscrire au deuxième Emprunt de la Défense nationale.

Répondant à leur appel et dans un bel élan patriotique, les ouvriers viennent en grand nombre apporter leurs souscriptions.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 21 Octobre (811^e jour de la guerre)

15 HEURES.

Aucun événement important à signaler au cours de la nuit.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, la journée a été marquée par de violentes réactions de l'infanterie allemande qui a multiplié les tentatives pour nous chasser du village de SAILLY-SAILLISEL. A trois reprises différentes, les Allemands ont lancé leurs vagues d'assaut contre nos positions après des préparations d'artillerie d'une extrême intensité. Nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses ont chaque fois brisé leurs attaques. L'ennemi, qui a subi des pertes sanglantes au cours de ces assauts, n'a pu aborder nos lignes en aucun point.

AU SUD DE LA SOMME, les Allemands ont fait preuve du même acharnement contre les positions que nous avons récemment conquises ENTRE BIACHES ET LA MAISONNETTE. La lutte, qui a commencé vers 14 heures, a été particulièrement acharnée dans la région du BOIS BLAISE, où l'ennemi a fait usage de liquides inflammables. Repoussés sur l'ensemble du front avec des pertes élevées, les Allemands ont pris pied dans quelques-uns de nos éléments avancés au nord du Bois Blaise.

Vers le même moment, nos troupes ont remporté un brillant succès DANS LA REGION DE CHAULNES. Après une vive préparation d'artillerie, notre attaque, rapidement menée, nous a rendus maîtres des bois situés au nord de cette localité jusqu'au carrefour central. Nous avons fait 250 prisonniers au cours de cette action.

Canonnade habituelle sur le reste du front, plus violente SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, ENTRE HAUDROMONT ET FLEURY.

Communiqué britannique

11 HEURES.

Au cours de la nuit, nous avons poursuivi notre progression DANS LA REGION DE LA BUTTE DE WARLENCOURT. L'ennemi a bombardé avec intermittence le front AU NORD ET AU SUD DE L'ANCRE.

Un coup de main a été exécuté avec succès sur les tranchées allemandes AU SUD DE NEUVE-CHAPELLE.

Communiqué belge

Notre artillerie de tranchées a procédé aujourd'hui avec succès à la destruction de travaux bétonnés allemands AUX ABORDS DE LA VILLE DE DIXMUDE.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Les troupes allemandes avaient l'ordre de garder Ablaincourt à tout prix.

Le curieux document ci-dessous saisi par nos fantassins sur un officier allemand fait prisonnier à Ablaincourt donne deux indications intéressantes :

1° La volonté du commandement allemand de conserver à tout prix le village d'Ablaincourt;

2° La nécessité où s'est trouvé le commandement de la brigade de réitérer au commandant du 1^{er} bataillon du 207^e l'ordre de se rendre de sa personne à Ablaincourt au lieu de rester confortablement dans un P. C. en arrière :

« 87^e brig. d'inf. de rés. P. C. de la Bge. 11 octobre 1916.

» 7 h. matin.

» Au cap. Altringen 1/207.

» Je vous ai, hier, donné l'ordre formel d'assurer en personne avec les trois compagnies de votre bataillon la défense d'Ablaincourt sur le front nord-ouest et nord.

» Or, comme je l'apprends, vous ne vous êtes pas rendu à Ablaincourt, mais vous vous trouvez dans un P. C. près du 216^e d'infanterie. Il en résulte, d'après le rapport que j'ai reçu, que les compagnies ont erré sans but dans Ablaincourt et ne se trouvaient pas encore à 6 h. 30 aux emplacements indiqués.

» Je vous demande, en conséquence, un rapport sur la raison pour laquelle mon ordre n'a pas été exécuté et demande que cet ordre soit exécuté sur l'heure.

» Il faut tenir Ablaincourt à tout prix; s'il est possible, il faudra porter la ligne en avant du village à 150/200 mètres nord-ouest et entrer coûte que coûte en liaison par la gauche avec le 216^e.

» Signé : VON R... »

DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le lieutenant de vaisseau Rosignol est nommé au commandement du Shamrock.

Ayuntamiento de Madrid

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE aux États-Unis

M. Wilson échappe à un attentat.

NEW-YORK, 21 octobre. — Un ouvrier brandissant ses outils s'est élancé, à Pittsburg, sur l'automobile dans laquelle se trouvait le président Wilson. Les policiers entourant la voiture l'en arrachèrent et le conduisirent au poste de police. Il déclara se nommer Cullen et être âgé de vingt-deux ans. Il était armé d'un couteau et on a trouvé sur lui une bouteille pleine d'un liquide qui va être analysé.

Pour expliquer son acte, Cullen a déclaré ne pas être satisfait de la politique suivie par M. Wilson. On croit avoir affaire à un déséquilibré.

Un rude réquisitoire de M. Roosevelt

NEW-YORK, 21 octobre. — Dans un discours qu'il a prononcé à Louisville, le président Roosevelt a déclaré :

« Cent trois bébés ont été noyés sur le Lusitania et tout ce que Wilson a trouvé à dire c'est que nous sommes trop fiers pour nous battre. On vous demande de donner votre appui à Wilson parce qu'il nous a tenus hors de la guerre.

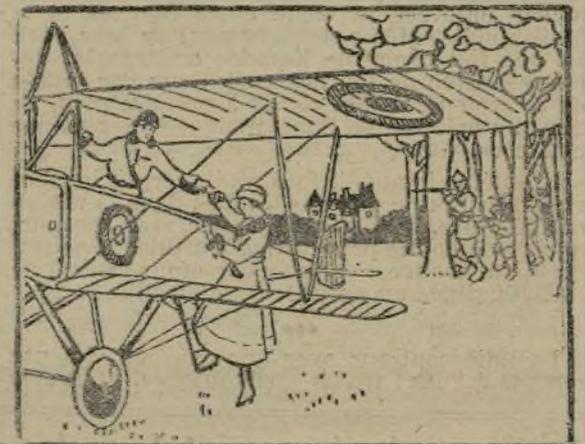
» J'ai été président des États-Unis pendant sept ans et demi et pendant cette période pas un Américain n'a été tué par les représentants d'aucun gouvernement étranger. Depuis trois ans et demi que Wilson est président, près de 500 Américains ont été tués et rien ne s'est produit.

Les Germano-Américains font campagne pour M. Hughes

NEW-YORK, 21 octobre. — Le Chicago Journal de Washington annonce qu'au comité secret, auquel assistaient 200 pasteurs luthériens des assurances formelles leur ont été données que si M. Hughes est élu il fera le nécessaire pour amener les puissances alliées à modifier les modalités d'application de leurs droits.

Ils ont également reçu l'assurance qu'en aucun cas M. Hughes n'acceptera M. Roosevelt comme membre de son cabinet.

Les pasteurs allemands dans l'Illinois, l'Ohio, le Wisconsin et autres États où le vote allemand est prépondérant, ont donné des assurances similaires et usent de leur influence sur leurs compatriotes germano-américains pour appuyer le candidat républicain. (Information.)



« Montez auprès de moi. Ces brutes ne pourront plus rien sur vous ».

Pour le Roi de Prusse!

le grand roman inédit dont EXCELSIOR commencera bientôt la publication soulevra les plus vives curiosités.

C'est, en effet, le premier ouvrage qui contiendra des révélations sensationnelles sur l'existence dramatique et complètement inconnue de nos compatriotes dans les régions envahies.

Tout le monde voudra lire "Pour le Roi de Prusse".

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE
Phosphatine
Falières
Aliment des Enfants

La prise de Bouchavesnes (12 septembre 1916)

RÉCIT D'UN TÉMOIN MILITAIRE

Bouchavesnes! La bataille du 12 septembre, une des plus brillantes et des plus fécondes qu'ait livrées durant quatorze semaines de succès l'armée du général Fayolle, est dominée par le nom de ce village picard emporté au soir d'une journée de gloire.

Le 12 septembre, aux environs de 18 heures, quelle est la situation des Français au nord de la Somme? A gauche, du côté de l'armée britannique, les éléments de notre 1^{er} corps d'armée ont conquis la totalité de l'avant-ligne allemande. La division Guignabaudet a pris le bois d'Anderlu, le bois de l'Hôpital; elle est parvenue aux lisières sud de Combles. Les tirailleurs et les zouaves du général Quiquandon ont emporté d'un seul bond deux lignes de tranchées et se sont approchés de Rancourt. Le 7^e corps d'armée a occupé sur tout son front d'attaque les objectifs qui lui avaient été fixés. Un bataillon du 44^e d'infanterie et la brigade de chasseurs du colonel Messimy sont aux portes de Bouchavesnes; la division Capdeponat a enlevé le bois Madame, la grande tranchée des Berlingots et le bois des Berlingots. A droite, les éléments du 33^e corps ont dégagé la région est de Cléry et avancé vers Feuillaucourt.

Au centre, en direction de Bouchavesnes, le combat s'est déroulé de cette façon; la 6^e brigade de chasseurs alpins, augmentée d'un bataillon du 133^e d'infanterie et d'un bataillon du 44^e d'infanterie, a attaqué à midi trente, heure de l'attaque générale. Les vagues d'assaut venant du bois Reinette ont gravi rapidement le talus ouest du bois Marrières, sous des rafales de mitrailleuses parties du bois Madame au sud et du bois Gigot au nord. Elles ont dévalé jusqu'à l'importante tranchée établie sous bois, dont les défenseurs ont été exterminés ou capturés après quelques minutes de combat. Une demi-heure après le départ, fantassins et chasseurs, parvenus sur la crête, voient devant eux les maisons de Bouchavesnes, au fond de la vallée. Le bataillon du 44^e est au centre, à 250 mètres environ des lisières du village, les 28^e et 27^e bataillons de chasseurs sont à gauche, le 1^{er} bataillon du 133^e est à droite, légèrement en retrait.

Depuis la veille le colonel Messimy, qui commande l'attaque dans ce secteur, n'a cessé de parler de Bouchavesnes et de penser à sa conquête. Il sait ce qu'il peut demander à ses chasseurs, vétérans de rudes combats, enflammés encore par la promesse de victoire; il connaît les fantassins du 44^e, fiers d'avoir repoussé à Bezonaux la formidable poussée allemande, aux premiers jours de la bataille de Verdun, et qui sur la Somme même, au bois de Hem, ont ajouté à leurs fastes; il n'ignore pas la valeur de ceux du 133^e. Il ne doute pas enfin que ces Francs-Comtois hardis et solides ne rivalisent d'ardeur avec ses montagnards des Alpes. Dès 15 heures, le colonel Messimy mande auprès de lui le lieutenant-colonel Nieger, commandant le 44^e d'infanterie. Il lui donne le commandement des réserves et, ayant obtenu de ses chefs l'autorisation d'engager l'action sur Bouchavesnes, lui confie l'exécution de cette attaque. Un bataillon du 133^e débordera le village par la gauche. Un bataillon du 44^e l'attaquera de front entre Brioches (bâtiment sur la route de Bapaume) et le cimetière.

Il est 17 h. 45 quand les colonnes d'attaque quittent le bois Marrières. Elles gagnent rapidement le ravin malgré le feu de l'artillerie ennemie, passent la ligne des chasseurs qui applaudissent, tant la marche est bien exécutée; entraînant avec elles un élément du 28^e bataillon de chasseurs, elles parviennent à la route, aussitôt emportée à la baïonnette et se trouvent enfin face à la grande tranchée de Bouchavesnes, pleine d'Allemands.

L'attaque est si rapide, son exécution est si brutale que l'ennemi semble hésitant. Le commandant de Pélaçot, à la tête du bataillon d. 44^e, lance ses hommes au cri de : « En avant ! » A gauche, le bataillon Thouzelier, du 133^e, a dépassé la route et exécuté son mouvement au nord du village. En quelques instants toute la tranchée est prise. A 19 heures, les Français tiennent le cimetière et les premières maisons à l'ouest du village. Des groupes d'Allemands refluent vers la partie haute et les hommes du 133^e, sur les pentes nord-ouest, continuent à marcher de l'avant, pourchassant des fuyards.

Dans le village où ceux du 44^e ne cessent de gagner le combat se poursuit de maison en maison avec la garnison ennemie (deux bataillons, dont l'un est venu prendre position vers 17 heures). Et de cette garnison, il ne reste bientôt vivants que les prisonniers, quatre cents hommes environ. A 19 h. 30, Bouchavesnes est à nous. Des fantassins français dansent parmi les trophées sur la place du village.

Tellement prompt a été la conquête que les éléments de droite n'ont pas suivi le mouvement, et si le désordre dans ses rangs n'était pas si grand l'ennemi pourrait saisir l'occasion pour prononcer sur le sud de Bouchavesnes une contre-attaque facile. Mais il n'en aura ni le loisir ni le pouvoir. Sitôt que cette situation est révélée, elle est parée par le commandement local en attendant que les mesures nécessaires soient prises.

Le colonel commandant le 44^e, à qui toute initiative a été donnée par le colonel Messimy, a appris de ses patrouilles que la ferme Bois-Labbé, position importante sur la crête, au sud de Bouchavesnes, a été évacuée par les Allemands. Aussitôt, il donne l'ordre à son troisième bataillon demeuré en réserve de l'occuper solidement. La chose est faite vers 3 heures du matin, malgré le feu d'une mitrailleuse. Dans le même temps, le bataillon du 44^e qui, le premier, s'est approché de Bouchavesnes et qui a perdu son chef, le commandant Mahieu, s'installe dans la grande carrière à l'est de la route, à 300 mètres au sud du village. Ainsi est réalisée dans la nuit, en pleine ligne ennemie et presque sans coup férir l'occupation des abords sud-est de Bouchavesnes et de la ferme Bois-Labbé qui s'enfonce comme un coin dans la position de l'adversaire. Les troupes d'assaut du village sont délivrées de l'obsession d'une contre-attaque possible de leur flanc.

Le 13 septembre, à 16 h. 30, quand, après un bombardement formidable qui commença à 9 heures du matin et ne s'arrêta pas jusqu'à l'attaque, les Allemands voudront s'avancer sur les nôtres, ce sont eux encore qui reculeront. La conquête de Bouchavesnes est assise; elle sera maintenue. Le 18 septembre, le colonel Messimy peut remercier ainsi par l'ordre de la brigade ses fantassins de Bouchavesnes :

Le bataillon Mahieu, du 44^e régiment d'infanterie, a, pendant la journée du 12 septembre 1916, participé avec un magnifique entrain à l'attaque de la 6^e brigade de chasseurs, et a, malgré la mort de son chef tombé pendant l'attaque, atteint tous ses objectifs.

Le bataillon de Pélaçot, dans la soirée du même jour, a attaqué et pris le village de Bouchavesnes.

Le 3^e bataillon, dans la nuit du 12 au 13, a occupé la ferme Bois-Labbé, déjouant par cette prompt occupation les desseins du commandement allemand.

La 6^e brigade de chasseurs à pied est fière d'avoir, pendant les combats des 12-13 septembre 1916, compté momentanément dans ses rangs le vaillant régiment qu'est le 44^e régiment d'infanterie.

Le colonel Messimy cite à l'ordre du jour de la 6^e brigade de chasseurs :

Le 44^e régiment d'infanterie qui fut pour elle, durant ces deux journées, le plus vaillant des camarades de combat.

Le lieutenant-colonel Nieger, qui, chargé d'enlever Bouchavesnes, fit montre dans la conduite de cette opération, qu'il mena entièrement à bien, des plus belles qualités de décision, de hardiesse, d'initiative et de courage.

Le commandant de Pélaçot, dont le bataillon, avec le concours de trois compagnies de chasseurs des 27^e et 28^e bataillons de chasseurs alpins) et d'un bataillon du 133^e régiment d'infanterie, enleva de vive force le village de Bouchavesnes.

Le commandant Mahieu, glorieusement tué à la tête du bataillon qu'il menait à l'attaque.

Et le commandant de corps d'armée, le général de Bazelaire, rédige pour les chasseurs l'ordre suivant :

Entrée dans la bataille à l'allure de la charge, ne marquant le pas que sur ordre et pour mieux reprendre son élan, la 6^e brigade de chasseurs n'a connu l'obstacle que pour le renverser.

A la rescousse des bataillons du 44^e et du 133^e, elle n'a fait qu'un bond jusqu'à Bouchavesnes.

Sur elle ensuite la contre-attaque s'est usée.

Chasseurs de la 6^e brigade, l'ennemi sait par expérience que les Alpins des 6^e, 27^e et 28^e bataillons sont aussi ardents en plaine qu'en montagne, et que, bois et tranchées, ils enlèvent tout.

Je m'incline devant vos morts.

Je salue vos glorieux drapeaux.

Ainsi les chefs remercient les troupes victorieuses. Ainsi les troupes s'honorent entre elles, en connaissant leurs faits d'armes. Tels furent, les 12 et 13 septembre, les soldats de Bouchavesnes.

Propos d'un inconnu

L'APPRENTISSAGE

J'entre dans une imprimerie. Les grandes machines roulent, et l'une d'elles est conduite par un tout jeune garçon. Il fait tout, les réglages, la mise en train, comme on dit; son travail est des plus corrects. Sans posséder le « fini » d'un ouvrier expérimenté, il arrive à fournir quelque chose de très bien et il faut vraiment être du métier pour découvrir certains détails secondaires.

Comme je m'étonne d'un si beau résultat, le directeur des machines me dit : « C'est à la guerre que nous devons le sérieux du travail de nos enfants. Ah! elle a d'un coup réglé bien des petits travers de nos méthodes d'apprentissage. Les ouvriers en âge de porter les armes une fois partis, il a bien fallu que les vieux et les jeunes s'y mettent pour tenir le coup.

Que faisait un apprenti avant la guerre? Il apprenait son métier, certes, mais combien lentement! Il était forcé d'aller ici et là, de faire les courses, au lieu de travailler. Il n'était pas « tenu » par les ouvriers, qui le considéraient un peu comme un « bleu », qui doit subir tels ou tels petits ennuis avant d'arriver à l'âge où l'on est en droit de gagner sa vie. Qu'arrivait-il ? Une crise continuelle de l'apprentissage. Voyez au contraire ce qui se passe à présent. Finies les courses, finis les petits à-côtés, fini tout ce qui enlevait le sérieux du travail. Il faut remplacer ceux qui n'y sont pas en ce moment; il a fallu mettre les bouchées doubles et apprendre en six mois ce qu'il n'était pas rare de voir apprendre en deux et trois ans! Après la guerre, nous aurons non seulement nos anciens ouvriers revenus, mais toute une équipe de jeunes qui sauront leur métier sérieusement... Alors, ça marchera. »

Au fond, on a beaucoup discuté sur la crise de l'apprentissage, mais ce directeur nous prouve par a plus b qu'en allant au cœur de la question elle est moins embrouillée qu'elle paraît.

En somme, l'apprenti ne travaillait pas autant qu'il eût été souhaitable. Il faut toujours revenir au seul et unique principe qui soit sérieux : celui des écoles. Il faut qu'une préparation méthodique lui permette d'acquiescer rapidement les rudiments, la théorie et la pratique de son métier.

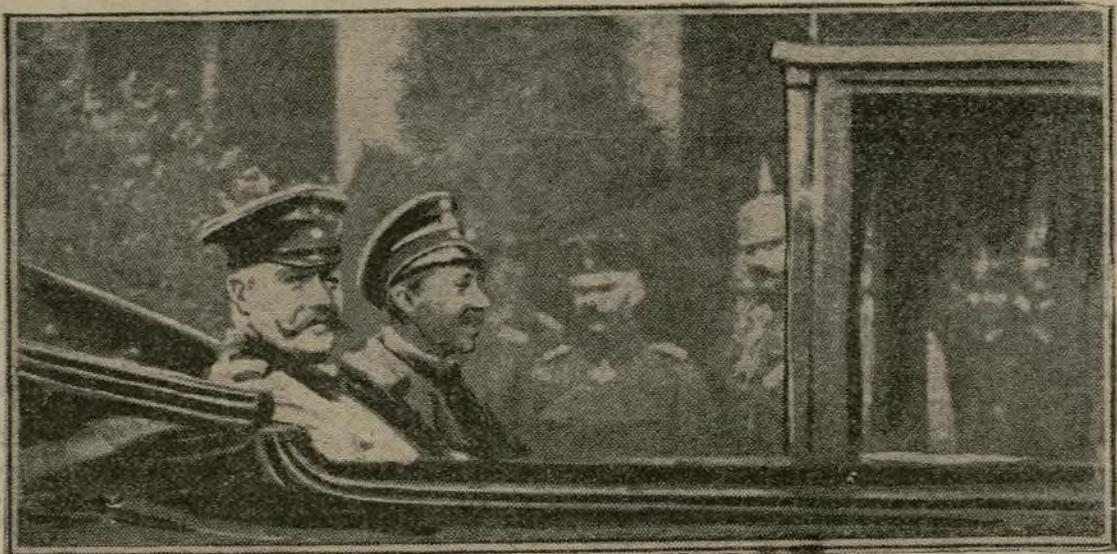
Pour devenir ingénieur on est obligé d'apprendre certaines règles mathématiques dans les grandes écoles. Disons-nous bien que pour devenir ouvrier, c'est-à-dire celui qui exécute le travail conquis par l'ingénieur, il faut également apprendre avec sérieux ce à quoi l'on se prépare.

Supposez qu'une école ait formé, à l'âge de seize ans, un jeune homme capable de conduire une machine, nous verrons le conducteur de cette machine travailler mieux et plus rapidement, par ce seul fait qu'il aura en main, non plus un enfant à qui il est obligé de tout montrer, mais un aide véritable, qu'il achèvera de rendre un ouvrier excellent.

Est-ce que nos grands industriels ne sont pas capables de créer ces écoles? Cela m'étonnerait fort.

L'Inconnu.

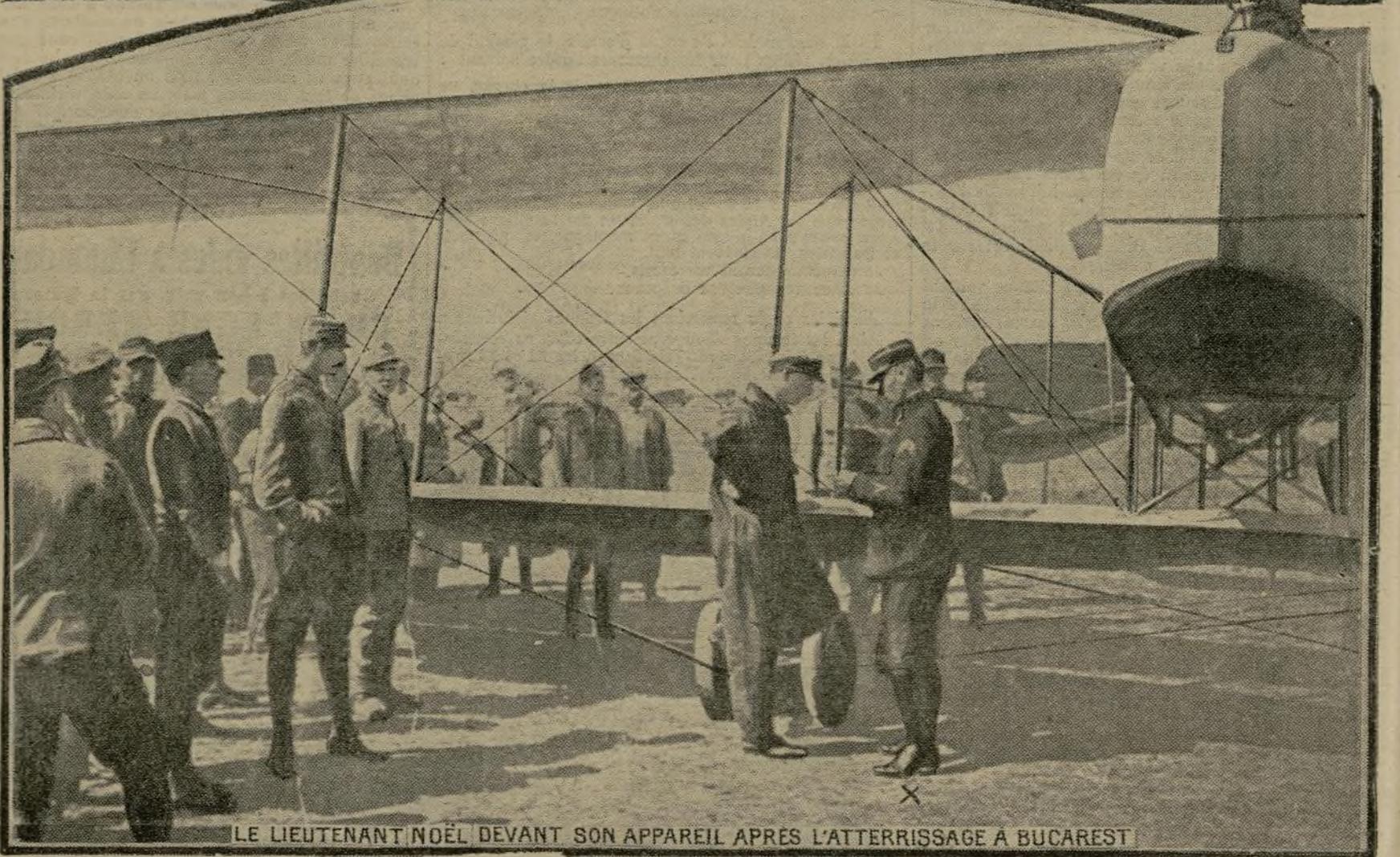
Bouteilles vides à Champagne
achetées à bon prix, par la Maison
CHAMPAGNE MERCIER
EPERNAY



SON PROFIL !

Ceci n'est point une caricature, mais bien une authentique photographie du Kronprinz, prise il y a quelques semaines comme il visitait, en compagnie de Hindenburg, le front occidental, et publiée par un journal allemand, Zeitbilder, du 12 octobre.

LE RAID SALONIQUE-BUCAREST



L'honneur du premier raid aérien accompli de Salonique à Bucarest appartient, on s'en souvient, à l'aviateur français Louis Noël, qui a réalisé ce glorieux voyage de plus de 400 kilomètres en cinq heures, en jetant, au passage, des bombes sur les établissements militaires de Sofia. On voit ici le hardi pilote, en compagnie de son observateur le lieutenant Leseur, félicité à l'arrivée par des officiers roumains, avant d'aller remettre au ministre de France une lettre du général Sarrail.

DERNIÈRE HEURE

LES OPÉRATIONS DE NOS ALLIÉS

Le communiqué roumain

BUCAREST, 21 octobre. — **FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — Dans le secteur de Brosteni, Valca et Bistritzei, nos troupes ont rejeté l'ennemi vers la frontière.

A Toulghes, actions violentes d'artillerie.

A Bicaz, nos troupes ont entouré de tous les côtés un détachement ennemi qui avait occupé le mont Sisphe et l'ont passé au fil de l'épée, faisant 500 prisonniers, capturant deux canons et cinq mitrailleuses, des munitions et du matériel de guerre.

Dans la vallée du Trotus, le combat continue. Nous avons fait prisonniers un officier et 104 soldats et capturé deux mitrailleuses.

Dans la vallée de l'Uzul, l'ennemi a été repoussé avec de fortes pertes. Nos troupes maintiennent leur positions.

Dans la vallée de l'Oituz, et principalement entre Oituz et Slanic, l'ennemi a attaqué avec violence, mais il a été repoussé.

A la frontière de Vrancea, rien de nouveau.

Dans la vallée de Buzen, nos troupes ont été obligées de se retirer vers Gura-Siritului. Nous avons fait des prisonniers et capturé des mitrailleuses.

A Tabla-Bubzi et Bratocca, rien de nouveau.

A Predelus et Predcal, l'action est en cours.

Dans le défilé de Brau, au sud de Dragostavce, nous avons repoussé de façon sanglante une attaque ennemie.

A droite et à gauche de l'Olt, actions violentes. Les combats sont en cours.

Dans la vallée du Jiul et à Orsova, la situation est inchangée.

FRONT SUD. — Sur le Danube, échange de coups de feu.

EN DOBROUDJA. — Sur tout le front, attaques violentes de l'ennemi.

Nous avons été obligés de nous retirer au centre et à l'aile droite.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 21 octobre. — Communiqué du grand état-major :

A 8 verstes au nord de Kisclyn, le combat d'artillerie continue sur les positions d'Ulianovsk et d'Alexandrovska.

Dans la région de Shelvov et à l'ouest de Bubnov, les éclaireurs russes ont poussé des reconnaissances. A Jaroslav, au nord-est de la ligne de chemin de fer Tarnopol-Zlochir, des détachements de notre infanterie, après avoir coupé, pendant la nuit, des fils de fer barbelés de l'ennemi, ont foncé à la baïonnette dans la principale tranchée ennemie et ramené de nombreux prisonniers.

Dans le voisinage de Kontukhi, en direction de Tarnopol, trois compagnies russes ont surpris et capturé trois avant-postes ennemis et les ont fait prisonniers. Une attaque lancée par l'ennemi, de la ferme de Bubnov, près de Navatowka, à deux verstes au sud de Seistelniki, a été repoussée par nos troupes.

Dans la région boisée des Karpathes, la neige tombe en abondance et forme, dans les ravins, une épaisseur de 35 centimètres environ.

Au sud de Dorna-Vatra, l'ennemi a attaqué un de nos avant-postes avancés, mais la centaine de cosaques chargés de sa défense a repoussé les assaillants et les a mis en fuite, en s'emparant d'une mitrailleuse et d'un mortier de tranchée. De nombreux prisonniers sont restés entre nos mains.

FRONT DU CAUCASE. — Pas d'événements importants à signaler.

FRONT DE LA DOBROUDJA. — Dans la région de Cocargea, l'ennemi, pendant la matinée, a attaqué un détachement russe et occupé le village. Au cours de la journée, il a continué ses attaques dans cette même région et les a poussées dans la direction est, mais il a été repoussé par notre fusillade et sous les coups de nos grenades.

Le communiqué italien

ROME, 21 octobre. — Commandement suprême : Sur le Pasubio, le brouillard et la neige ont gêné les opérations.

Toutefois, nous avons accompli quelques progrès dans la zone du Boite et nous avons fait prisonniers 32 « kaiserjaeger », dont un officier.

Sur les pentes orientales du Grand-Lagaznoi (Val Travenanzes-Boite), nos alpins, pendant la tourmente, ont cerné une forte position ennemie, puis s'en sont emparés à la baïonnette. La garni-

son ennemie a été presque entièrement détruite. Dix-huit survivants ont été faits prisonniers. Nous avons recueilli un abondant butin d'armes, de munitions et de matériel.

Rien d'important à signaler sur le reste du front.

LE MECONTENTEMENT EN ALLEMAGNE

Une pétition pour le renvoi des ministres incapables

LAUSANNE, 21 octobre. — La *Tæglische Rundschau* annonce qu'une pétition vient d'être déposée sur le bureau du Reichstag dans laquelle les pétitionnaires demandent le remplacement de tous les membres du gouvernement qui, dans les circonstances difficiles que nous traversons en ce moment, ne se sont pas montrés à la hauteur de leur tâche.

L'Allemagne presserait la Suisse de lui livrer des munitions

GENÈVE, 21 octobre. — Il paraît, d'après le *Démocrate de Delémont*, que des émissaires offrent, d'une manière discrète, mais pressante, à des fabricants de munitions, d'accepter des commandes pour l'Allemagne.

Les usines électriques de Rheinfelden ont failli sauter

BERNE, 21 octobre. — Un attentat a été dirigé contre les installations des forces hydrauliques de Rheinfelden, à la frontière germano-suisse.

L'usine hydraulique de Rheinfelden dessert spécialement le territoire badois, mais fournit aussi l'énergie électrique à une partie du canton d'Argovie. La moitié des établissements du barrage est en territoire suisse et l'usine en territoire badois.

Une enquête est ouverte. On craint qu'un certain nombre de bombes ne soient restées prises dans les installations du barrage ou dans les réservoirs de l'usine. Ces bombes étaient construites de façon à flotter jusqu'au moment où, à la suite d'un choc, l'eau pénétrant provoquerait la déflagration des matières explosives. Dans le bateau on a trouvé une corde d'une longueur de quatre cents mètres, suffisante pour donner aux bombes une bonne direction.

Un ouvrier qui allait, lundi matin, à 2 h. 30, à Rybourg, a vu, à la lisière de la forêt, une automobile sans lumière. Lorsqu'il s'approcha, il fut menacé de mort. Comme il faut très bien connaître le pays pour s'orienter pendant la nuit, on suppose que les auteurs de l'attentat ont des complices habitant la région.

Les experts ont déclaré que, si l'attentat avait réussi, il ne serait pas resté une pierre de l'usine.

Le canton d'Argovie demande la surveillance militaire de ses usines

AARAU, 21 octobre. — A la suite de la découverte de bombes près des forces motrices de Rheinfelden, le Conseil d'Etat du canton d'Argovie a demandé au Conseil fédéral une surveillance militaire des forces motrices argoviennes du Rhin.

Une sédition en Abyssinie

DJIBOUTI, 21 octobre. — Le raz Michaël a réuni des forces importantes et paraît se disposer à engager les hostilités avec les troupes du gouvernement concentrées près d'Ankober. Il attend des renforts.

Les troupes éthiopiennes dégagent Harrar et Diré-Daouah

D'autre part, on mande de Addis-Ababa que les forces gouvernementales ont occupé Harrar et Diré-Daouah.

Les vies et les biens des Européens sont saufs. Lidj Jeassu, l'empereur déposé, s'est enfui sur le territoire de son père.

On prend des mesures pour protéger les communications. Des troupes importantes ont été envoyées contre le négus Mikhael.

La tranquillité règne à Addis-Ababa.

[Harrar est la ville importante de la région voisine du territoire des Somalis ; elle est reliée à Djibouti, sur la côte du golfe d'Aden, par une ligne de chemin de fer ; Diré-Daouah est une bourgade de la même région.]

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

Nouveaux progrès serbes dans la boucle de la Cerna

(OFFICIEL)

Sur le front de la Struma la lutte d'artillerie s'est poursuivie avec moins d'intensité en raison du mauvais temps. La flotte britannique a bombardé efficacement les organisations bulgares de la région de Neohori, au sud du lac Tahinos.

Dans la boucle de la Cerna, les Serbes ont réalisé de nouveaux progrès dans la montagne Cuke au nord de Skocivir. Au nord de Veljeselo, nos alliés sont parvenus aux abords de Bodenci.

D'après de nouveaux renseignements, les Serbes ont pris aux Bulgares sept canons et un important matériel dans les journées du 18 et du 19. Le chiffre des prisonniers atteint actuellement 250, parmi lesquels 24 soldats et un officier allemands.

A notre aile gauche, la canonnade se poursuit violemment de part et d'autre.

LE COMMUNIQUÉ SERBE

Le 20 octobre, combats sur tout le front.

Sur notre front, sont apparues également des troupes allemandes.

Nous avons fait prisonniers un officier et 50 soldats allemands et bulgares et pris une mitrailleuse.

SALONIQUE, 20 octobre. — Les Serbes ont continué hier leurs attaques; ils ont infligé à l'ennemi de lourdes pertes et l'ont refoulé en grand désordre.

Les succès serbes d'hier et d'avant-hier, qui ont été très marqués, témoignent du magnifique esprit combatif des Serbes et de la dépression correspondante du moral des Bulgares qui oblige le commandement bulgare à amener constamment des troupes fraîches, lesquelles, néanmoins, lâchent pied en présence des effets terribles de l'artillerie serbe.

Parmi les munitions prises par les Serbes se trouvent de nombreux obus destinés aux grosses pièces allemandes que les Bulgares ont pu apparemment sauver.

LONDRES, 21 octobre. — Le correspondant des *Daily News* à Athènes télégraphie, à la date de jeudi, que ce jour-là s'est développée une grande bataille dans la plaine entre Kenali et Monastir. Elle a fait rage et a atteint une violence extrême de chaque côté de la voie du chemin de fer.

(Information.)

LE BOMBARDEMENT DE BRUXELLES PAR LES ALLEMANDS

Les pièces à conviction

Nous avons dit que le ministère belge de la Justice au Havre est en possession de preuves irréfutables confirmant que, lors du raid d'avions anglais, fin septembre, sur les centres d'aviation militaires allemandes de Bruxelles, des habitants furent tués par des projectiles de l'artillerie allemande.

Le gouvernement belge publie une note disant que, parmi ces preuves, se trouvent trois fragments de projectiles recueillis dans la maison de la famille Bricourt, dont tous les membres furent tués. Le premier est un morceau de ceinture de forçement qui atteste que le projectile fut tiré par une bouche à feu. Le deuxième et le troisième sont des fragments de fusée d'aluminium garnissant la tête du projectile.

LÉGION D'HONNEUR

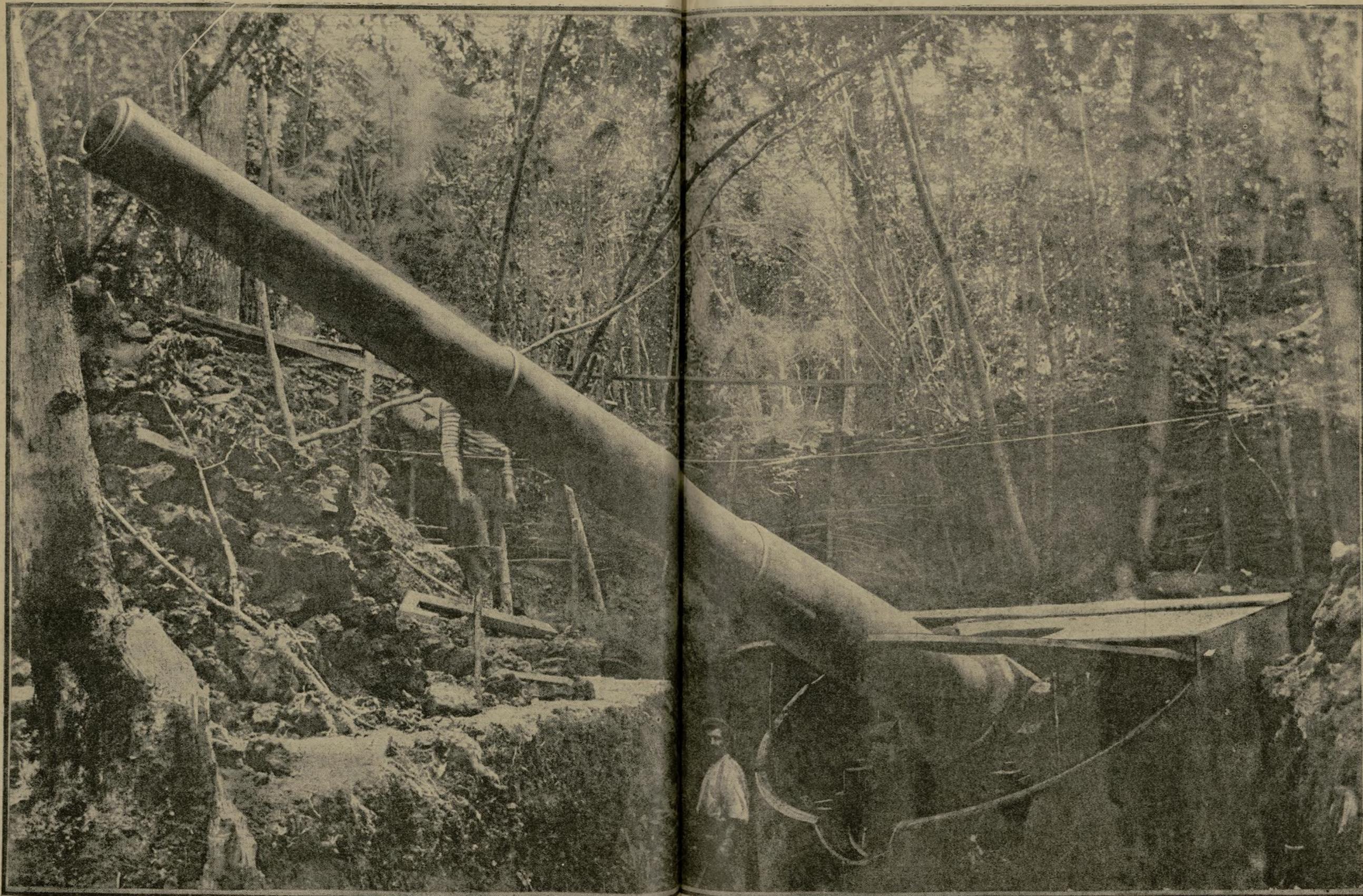
Le ministre de la Guerre vient d'inscrire au tableau spécial de la Légion d'honneur, pour le grade de chevalier :

M. André Lefèvre, ingénieur militaire de deuxième classe des Poudres, à titre temporaire.

« A étudié et suivi avec une grande compétence la fabrication et l'emploi de divers explosifs, munitions et artifices, dont certains dispositifs nouveaux présentés par lui ont été adoptés. »

M. André Lefèvre est député des Bouches-du-Rhône et ancien sous-secrétaire d'Etat aux Finances.

L'UNE DE NOS PIÈCES DE MARINE A LONGUE PORTEE



Dissimulée dans un aimable décor sylvestre, cette puissante pièce de marine braque son canon vers les lignes ennemies, où elle peut envoyer ses projectiles jusqu'à une distance considérable. Ainsi qu'on peut en juger, ses pièces essentielles sont à l'abri dans une sorte de fosse. C'est là un des spécimens les plus imposants de cette redoutable artillerie lourde qui nous a permis de réagir avec

succès à Verdun contre les canons d'Allemagne et d'écraser les retranchements de l'ennemi sur ce front de Somme où il montrait cependant une confiance si grande en ses bouches à feu et en la structure de ses organisations défensives. Chez nos alliés britanniques, comme chez nous, la production des gros canons s'intensifie de jour en jour.

L'Humour et la Guerre

Jervis, Candlish et Michael

Jervis, Candlish et Michaël sont coude à coude dans la même section.

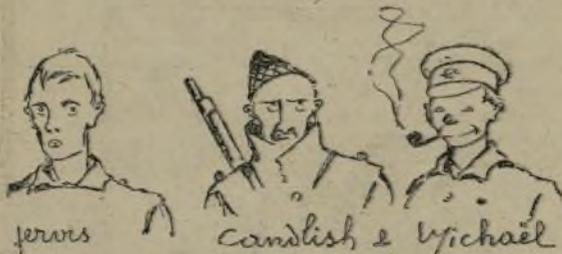
Le premier est Anglais; le second, Ecossais; le troisième, Irlandais.

Voyez, d'abord, le soin que j'ai de mettre ces trois nationalités par ordre alphabétique. C'est prudence pure. J'ai fait, il est vrai, ces recherches chez les ethnologues dans l'espoir que j'en tirerais quelque assurance sur la valeur respective des trois sortes de gens du Royaume-Uni.

Les ethnologues, par malheur, sont contradictoires. Tel, qui donne le pas à l'Anglais sur l'Irlandais et relègue l'Ecossais à la queue, se voit démenti par un de ses éminents confrères qui fait de l'Ecossais son dieu, de l'Anglais son délice et de l'Irlandais son accessoire. Et tel autre ethnologue ne départage point ses confrères; car celui-ci tient pour l'Irlandais avant tout et, quoique faisant assez peu de cas de l'Ecossais, le place avant l'Anglais.

Débrouille-toi, mon ami.

Avant de connaître Jervis, Candlish et Michaël,



J'étais donc perplexe. Les connaissant, je crus qu'à les observer ma perplexité finirait par cesser.

Hélas! il n'en est rien.

J'en suis réduit à dire, pour ne pas me tromper trop lourdement, qu'ils sont chacun le premier dans son genre.

Tous trois sont, au surplus, des soldats magnifiques.

Ça, comme disait feu notre oncle Faguet, c'est une vérité indiscutablement indiscutable.

Quant à ce qui les peut distinguer, timidement je hasarderai que Jervis est plus sportif, Candlish plus sagace et Michaël plus spirituel.

Mais ils ont tendance à se disputer la palme, en tout temps et sur tout.

Quand Michaël rapporte le propos d'un de ses aïeux, à Rome, devant la statue de Jupiter (« O Jupiter, si tu reviens au pouvoir, souviens-toi, je te prie, que je t'ai été fidèle dans l'adversité! ») et s'enorgueillit de ce trait, Jervis grogne :

— Je ne trouve rien de plus vain que l'esprit.

Et Candlish :

— Il n'y a, même, que l'esprit de vain.

S'il était Français, Candlish ferait, de la sorte, un calembour. En fit-il un, en tant qu'Ecossais, ce serait par hasard et sans s'en douter. Car nul n'ignore (hormis ceux qui ne le savent point) qu'il faut un chirurgien pour faire entrer une plaisanterie dans la cervelle d'un Ecossais. Mais cette assertion n'a pas la certitude d'un postulat; et je crois bien que Candlish n'est pas tout à fait incapable de plaisanter, à condition que (selon le vœu d'Abel Hermant) la plaisanterie soit élémentaire.

C'est ainsi que, l'autre jour, Jervis ayant défié



Candlish et Michaël à l'exercice du saut en hauteur, Michaël lui fut inférieur de vingt-six centimètres; mais Candlish refusa de prendre part au concours et dit que c'était imbécile pour un homme de tenter de faire ce qu'une puce, une simple et misérable

puce, proportionnellement, peut faire cinquante ou cent fois mieux que lui.

Une autre fois, il y eut, au-dessus de la Terre-à-Personne, un combat effroyable entre un aéro boche et un aéro britannique.

Tous les fantassins des deux parts étaient montés



sur les parapets pour suivre les péripéties de ce spectacle.

Candlish seul était resté à la banquette de tir.

La chose terminée — sans résultat, du reste — Jervis et Michaël, rentrés dans la tranchée, retrouvèrent Candlish.

— Ah! fit Jervis, quelles vilaines têtes ils ont, ces Huns, tout de même! Je puis le dire, car je les ai tous dévisagés.

— Moi, dit Michaël, qui se pique de dessiner, j'en ai croqué deux.

— Eh bien, moi, dit Candlish, pendant ce temps, avec le rifle que voici, j'en ai descendu neuf! (*Authentique.*)

— Oh! se récria Jervis, cela n'est pas *fair play!*

— C'est que, répondit placidement Candlish, nous ne sommes pas au jeu, mon ami, mais à la guerre. Et voici mon dernier exemple de la sagacité de l'Ecossais.

Au cantonnement, parce qu'il faisait chaud, ou



parce que la lubie l'en prenait, Jervis s'avisa d'ôter ses brodequins.

Pour renchérir, Michaël ôta, lui, non seulement ses brodequins, mais encore ses chaussettes.

Et Candlish l'imita :

— Oh! cette fois, dit-il, je puis faire mieux que vous deux.

Et, tirant à lui un baquet plein d'eau, il déclara :

— Je vais, par-dessus le marché, moi, me laver les pieds!

Et c'est bien, là, je pense, le type de la plaisanterie élémentaire.

(Dessins de Hautot.)

Georges Docquois.

"EXCELSIOR" RETRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

Journaux du Front

QUELQUES MAXIMES DE LA ROCHEFOURNAISE

Du *Poilu* (secteur postal 12) :

— Les boyaux sont faits pour les Poilus qui ont l'intestin de la conservation.

— Il faut reconnaître que notre artillerie se débrouille et s'use comme celle de l'ennemi. Les optimistes voudraient cependant nous faire admettre, pour nos canons, l'immortalité de l'âme.

— Les chefs de nos musiques militaires passent les temps à battre la mesure. Et l'on prétend que la musique adoucit les mœurs!

QUATRE PIÈCES

EN UN ACTE ET EN PROSE

Du *Canard du Boyau* (74^e d'infanterie. Secteur postal 93) :

Un de nos avions de chasse sillonne la nuit. Il ren contre un Fokker, engage le combat, et, au bout de quelques minutes d'un duel palpitant... l'avion boche pique du nez et vient s'écraser sur le sol.

Quel est le titre de la pièce? *Werther* (vers terre).

Sur la route nationale, une voiture d'état-major roule à toute allure : c'est une superbe 40 HP. Dans le petit village de X...-sur-Y... elle prend un virage en vitesse et culbute une petite voiturette de 6 HP. La voiturette en pièces gît sur le bord de la route.

Titre : *le Petit Caporal* (le petit capot râle).

Une fillette et son petit frère promènent en voiture au soleil, le dernier né de la famille. Apercevant ses camarades dans un champ, la fillette laisse son petit frère continuer seul son chemin et va retrouver ses amis.

Titre : *le Petit Poucet* (le petit poussait).

Une belle dame, qui a un superbe camée au doigt, est allée à la campagne au temps de la moisson. Elle s'est amusée à Ber quelques gerbes de blé et en parle à son retour.

Titre : *la Dame aux Camélias* (la dame au camée liait).

UN BEAU POÈME

Du *Poils et plume* (poils des rudes lapins, plume des joyeux coqs du 81^e régiment d'infanterie) :

Les rédacteurs des journaux de poilus n'ont pas que le rire aux lèvres. Nombreux sont parmi eux les poètes de talent qui épinglent le fouet de la satire au torse de l'ennemi, avec l'autorité, parfois des plus grands maîtres du Verbe. Celui qui signe ce sonnet d'un B. trop discret est de ces maîtres-là :

VERDUN

Nom verdoyant et fort qui de sang rouge éclate
O Verdun! Citadelle où retentit, le jour
Et la nuit, et toujours, le martèlement lourd
Des grands canons d'acier; où la rage écarlate

Des mitrailleurs crispés à leur trépid d'enfer
Flagelle le désert que le perçant fouaille...
O Verdun! Sol de gloire et l'honneur et la gouaille
Franchissent, enlacés, les déluges de fer!

Fort de Vaux où Baynal, sans fléchir, succomba,
Fleury, grâce de France où fut le grand combat.
Thiaumont aux malins enchantés d'alouettes :

Beaux noms! envolés-vous plus haut que nos tempêtes
Et proclamez sur les cîlés et sur les monts
Que les loups à Verdun ont trouvé des lions!

LA FACHEUSE DEMI-MESURE

Du *Ver luisant* (seul journal possédant un frigorifique permettant de donner des nouvelles fraîches, même si elles ont transpiré avant de courir, secteur 22) :

Après un séjour d'un mois dans la fournaise de la Somme, une compagnie descend au repos.

Le capitaine rassemble ses hommes (il y a beaucoup d'absents, hélas!), les félicite en quelques mots émus de leur brillante conduite et termine son speech par ces mots : « Mes amis, vous êtes des braves, vous avez droit à l'admiration! »

Mais un poilu, qui avait mal compris, s'écria : — Zut! alors, on n'avait déjà pas d'trop d'la ration entière, v'là qu'on nous donne la demi-ration parce qu'on est des braves!

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE FIGER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

L'Humour et la Guerre



LE MORAL EST BON

— Qu'est-ce qui te prend ?
— Je ris... aux éclats !

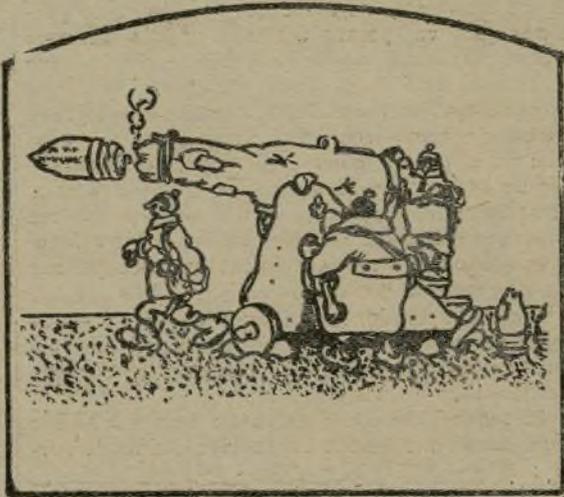
(E. Muller).



LE CLIENT D'UN RESTAURANT BERLINOIS

ou
le Triomphe de l'esprit sur la matière

(London Opinion).



— Ainsi, c'est bien entendu, Konrad, vous ne quittez pas l'obus, et, dès qu'il sera tombé, vous nous le rapporterez !

(Le Rire : Kern).



AVANT L'ATTAQUE

— Kamarade, on en a assez : on vient se rendre !
— Ça tombe à pic ! On allait vous chercher...

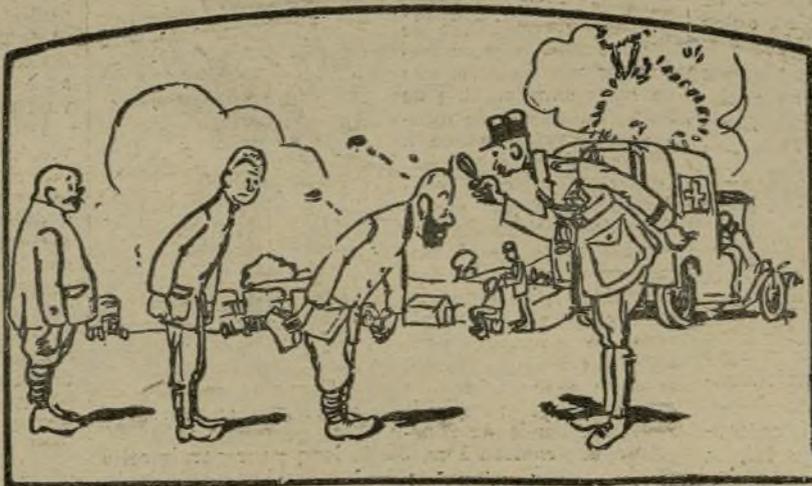
(Vidaillat).



CONSTANTIN EST EMBETE

Enfin, que me veut-on ?
J'ai pourtant donné aux Alliés les ports de Grèce, et aux Boches la graisse de porcs !

(O'Galop).



REVUE DE CHEVEUX

— Vous vous moquez de moi. J'ai dit que je ne voulais pas voir de cheveux longs, et celui-là a au moins trois centimètres...

(Hervé Baillet).



BELLE-MAMAN A DESARME

— Voyons, maman, c'est quand il va venir en permission qu'il faudra lui sourire !

— Justement, je m'exerce.

(D'Espagna).

LES CONTES D'EXCELSIOR

La politesse rendue

Par ce matin de septembre tamisé de fluides vapeurs, lord Brougham, colonel à l'Etat-major britannique, file en auto vers la gare régulatrice. Son cœur bat allégrement à l'idée des huit jours de permission qu'il va passer à Paris. Après la rude existence du front, quelle joie de revoir la ville séductrice où tant de fois son opulence s'est donnée si agréablement carrière ! Derrière son front grave et fermé de riant souvenirs s'amassent, car chez ce lion de la *gentry*, comme chez tout bon Anglais, le flegme se tempère d'humour. On a passé la zone des tranchées. Maintenant, la rapide voiture traverse des villages à l'aspect paisible, où des soldats français, en période de repos, vaquent aux occupations du cantonnement.

A l'entrée d'un de ces villages où le chauffeur a stoppé pour regonfler un pneu, le colonel descend. Autour de lui musardent des troupiers aux mines gaillardes sous la chéchia, aux mouvements vifs dans la tenue kaki. Le numéro de leur col amène sous sa courte moustache un sourire d'aimable surprise :

— Tiens, se dit-il, le 2^e zouaves. Comme on se rencontre !

Alors, dans sa mémoire, revit un récit avec lequel son père, le général Brougham, a plus d'une fois charmé ses oreilles d'enfant, un lointain et cordial récit rapporté de Crimée, au temps où le général ne portait encore que l'uniforme de capitaine de highlanders. Dans les tranchées de Sébastopol, ceux-ci voisinaient avec une compagnie du 2^e zouaves et la plus franche camaraderie régnait entre *chacals* aux barbes de patriarches et Ecossais rasés comme des clergymen. Heureuse intimité, car, mal préparés aux rigueurs d'une aussi dure campagne, les seconds s'efforçaient de mettre à profit les conseils sagaces et la longue expérience des premiers. Rien ne les rebutait, rien ne les étonnait même, ces Africains auxquels le soleil du désert avait donné une trempe à toute épreuve, comme le feu à l'acier. Par eux, les highlanders du capitaine Brougham avaient appris à se construire des abris, à se tailler des vêtements pour l'hiver, à se procurer du combustible, du luminaire, et combien d'autres choses nécessaires et même superflues ! Quant à l'amélioration de l'ordinaire et aux tours de force culinaires dont on tirait un si juste orgueil au 2^e, les soldats de Sa gracieuse Majesté n'arrivaient pas à sortir de leur notoire infériorité. Si bien qu'un jour le capitaine de la compagnie française avait dit à son camarade anglais : « Mon cher, je vous invite à dîner, vous et tous vos hommes. C'est le meilleur moyen de leur montrer à quelle maestria on est arrivé, chez nous, dans le « système débrouille ».

— Ah ! mon petit, quel festin ! s'exclamaient encore, vingt ans après, le bon général. Du gibier tiré par nos hôtes, du poisson de la mer Noire et une certaine salade... russe, naturellement, confectionnée avec des légumes de leur potager et dont il me semble que je savoure encore l'arrière-goût ! Du vin déniché derrière je ne sais quels fagots ! Et l'entrain, la drôlerie de ces joyeux drilles, assis côte à côte, avec mes lascars, qui n'en revenaient pas ! Tu comprends bien que je m'étais juré de rendre au capitaine français sa politesse. Il s'agissait de l'honneur anglais. Et puis, c'était le moins qu'on put attendre d'un gentleman. Eh bien, achevait le vieux soldat avec un gros soupir humilié, je n'ai pas pu me conduire en gentleman, car, huit jours après, j'ai été, comme tu sais, gravement blessé à Bala-klava et évacué sur l'hôpital de Gallipoli. Qu'est-ce qu'a dû penser de moi mon collègue du 2^e zouaves ? Un si parfait galant homme ! Je n'oublierai jamais son nom. Il s'appelait Hurtin.

Que de fois le colonel avait entendu son père revenir sur ce regret ! Avec quelle fureur exagérée et drolatique l'ancien combattant de Crimée maudissait alors la malencontreuse blessure qui l'avait privé du plaisir de répondre à une aussi charmante preuve de camaraderie ! Lui, lord Brougham, il s'était montré incorrect !

Tandis que le permissionnaire s'attarde à ce souvenir, un jeune capitaine passe auprès de lui, la main au képi. A ce salut, il répond en tendant la main à l'officier qui se présente avec une parfaite aisance :

— Hurtin, capitaine au 2^e zouaves.

Le colonel sursaute :

— Hurtin ? Vous avez bien dit Hurtin ?

— Oui, mon colonel. Mon nom vous est connu ?

— Je l'ai entendu prononcer par mon père. Dites-

moi, mon camarade, n'avez-vous pas eu de parents à la guerre de Crimée ?

— Mon grand-père était capitaine à Sébastopol, dans ce 2^e zouaves où je sers aujourd'hui. L'Afrique est pour nous une tradition de famille.

Tandis que l'auto réparée trépide pour le départ, le visage sérieux de lord Brougham s'éclaircit soudain d'une flamme de sympathie heureuse :

— Capitaine, dit-il, je repasse ici dans huit jours. Nous causerons plus longuement. D'ici là, gardez bon souvenir du colonel Brougham.

Il serre la main de l'officier avec une effusion dont celui-ci s'étonne, puis, de nouveau, le moteur l'entraîne à toute vitesse vers la gare.

Huit jours après, effectivement, le capitaine Hurtin recevait, dans la maisonnette où il logeait, la visite du colonel anglais, qui lui déclara cavalièrement :

— Mon cher camarade, je viens déjeuner avec vous.

— C'est beaucoup d'honneur pour le 2^e zouaves, mon colonel, répliqua d'un ton embarrassé l'officier en rougissant légèrement... Mais notre popote est assez mal fournie et j'ai peur que vous ne trouviez bien insuffisant notre menu de ce matin.

— Que me dites-vous donc ? Je sais, au contraire, qu'il y a de la dinde, du rosbif, du jambon, du champagne...

— Vous plaisantez, mon colonel.

— Je ne plaisante jamais avec la nourriture du soldat. Venez voir plutôt.

Un malin sourire au coin de la lèvre, lord Brougham amena le capitaine dehors et là il lui montra un camion automobile amené par lui de Paris, d'où une douzaine de zouaves, sous la direction d'un sergent, déchargeaient avec une intense jubilation le plus copieux entassement de victuailles qu'ait jamais évoqué l'imagination d'un troupière.

— Mon cher camarade, dit en s'inclinant le colonel, j'ai l'honneur de rendre aujourd'hui à votre compagnie le repas que votre grand-père a offert autrefois à celle de mon père, sous les murs de Sébastopol.

Louis Sonolet.

Un ballonnet allemand à Courbevoie

Hier matin, vers 5 heures, un ballonnet allemand a atterri dans la région de Courbevoie.

Les ouvriers d'une usine voisine s'en sont emparés et l'ont porté au commissariat. Là on constata que l'aéronaut en miniature contenait des journaux, de nombreux exemplaires notamment du *Journal des Ardennes*, et des brochures diverses.

Le tout a été mis à la disposition du gouvernement militaire de Paris par les soins de la préfecture de police.

POUR LES TRAVAILLEUSES

Les belles fourrures coûtent extrêmement cher, mais jamais il n'a été aussi facile de s'en passer. On ne porte pas de longues écharpes ni de cravates volumineuses, et rien n'est plus aisé que de confectionner soi-même un tour de cou, un collier ou une encolure avec les parties restées en bon état d'une cravate, d'un manteau ou d'un manchon. Si la fourrure est insuffisante, on la mélange à quelque tissu ou bien on l'élargit par un ruban de velours.

Voici un col très facile à faire et bien dans la note actuelle. Il se compose d'une bande de velours noir, brun ou marine de vingt centimètres de large sur quarante de long; au moyen de quelques pincées on donne à cette encolure la forme voulue. De larges boutonnières placées sur le devant permettent de passer deux longs pans souples en velours et de fermer ainsi très facilement cette encolure. La garniture de fourrure peut être plus ou moins large, et faite avec n'importe quel genre de pelage; il faut une bande de fourrure ayant environ 1 m. 50 de long pour garnir cette encolure; mais comme on trouve des bandes de lapin toutes préparées à des prix fort abordables, la confection de cette parure est très facile. Pour rendre ce col plus douillet et plus confortable on ajoutera une ouatine légère entre le tissu et la doublure, mais cela n'est ni très coûteux ni très compliqué. La toque assortie, très facile à faire également, complète un ensemble d'une simplicité coquette et très agréable.



Toque et encolure en velours et fourrure

Jeanne Farmant.

TRIBUNAUX

Le crime de la rue des Vignolles

Devant la cour d'assises de la Seine, comparait hier, Sylvie Dolman, femme de Randt, trente-huit ans, inculpée d'assassinat.

Le 15 juin dernier, dans la matinée, le cadavre de Mme Pedretti, logeuse, 23, rue des Vignolles, fut découvert dans sa chambre.

M. Pedretti était absent; il était allé faire le ménage et c'est pendant son absence que Mme Pedretti avait été assommée à coups de marteau. Les soupçons se portèrent sur une locataire, la femme de Randt, d'origine belge. On trouva, dans la chambre de celle-ci, l'instrument du crime tout maculé de sang. Après avoir vu elle entra dans la voie des aveux, mais, pour atténuer sa part de responsabilité dans le crime, elle déclara comme étant ses complices, deux de ses compagnons. Ceux-ci opposèrent aux accusations de la femme de Randt les dénégations les plus formelles. Ils purent fournir un alibi qui leur valut une ordonnance de non-lieu.

Le vol était bien le mobile du crime; toutefois, l'assassin n'eut pas le loisir de faire les recherches nécessaires pour s'emparer de l'argent des époux Pedretti.

M^e Gauthier-Rougeville assistait la femme de Randt qui a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Un courtier en joaillerie, Isaac Bornstein, s'était rendu en Portugal, en octobre 1915, emportant pour 120.000 francs de bijoux que lui avaient confiés cinq bijoutiers parisiens.

Arrêté à Lisbonne au mois d'août dernier, Bornstein a été, après les formalités d'extradition, ramené à Paris et mis à la disposition de M. Morise, juge d'instruction. Il a subi, hier, le premier interrogatoire d'usage. Bornstein s'est défendu d'avoir eu l'intention de s'approprier les bijoux; il avait simplement cherché à les vendre au bon prix, afin de rembourser ceux qui les lui avaient confiés, et conserver la différence.

Le magistrat instructeur a fait écrouer ce singulier courtier à la Santé.

Rochette appartient à la justice militaire

Au Parquet de la Seine, la situation juridique de Rochette n'apparaît nullement comme « casse-tête chinois » que d'aucuns se sont plu à évoquer.

M. Bourdeaux, juge d'instruction, attend le rapport des experts pour statuer d'abord sur la valeur des nouvelles plaintes portées contre le financier. Ajoutons que, d'ailleurs, un certain nombre d'entre elles sont atteintes par la prescription. Quoi qu'il en soit, le magistrat instructeur estime, croyons-nous, que Rochette est présentement justiciable des tribunaux militaires.

Ce n'est que lorsqu'il aura répondu du délit d'insoumission d'une part, puis du délit de substitution de personne qui constitue le faux juridique, que l'instruction ouverte par le Parquet de la Seine pourra suivre son cours.

POUR LE DEUXIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

Souscrire à l'Emprunt de la Défense nationale, c'est assurer la prospérité économique du pays, étroitement liée à la victoire de la France.

Souscrire à l'Emprunt, c'est fournir aux armées françaises les moyens de vaincre plus rapidement l'ennemi, c'est-à-dire abrégier la durée de la guerre.

Souscrire à l'Emprunt, c'est fortifier le crédit public, accroître la solidité des finances nationales et faciliter la reprise des affaires.

Quiconque thésaurise en temps de guerre commet un acte d'imprévoyance en même temps que de mauvais patriotisme.

Les réserves de la France sont le prix de la victoire. Elles seraient la rançon de la défaite si la France ne poursuivait pas sans trêve et jusqu'à la conclusion d'une paix glorieuse la lutte qui a été imposée.

Garder son argent dans son coffre-fort ou dans son bas de laine, ce serait perdre le bénéfice d'un placement avantageux, trahir ses propres intérêts et méconnaître ses devoirs envers la patrie.

La solidarité nationale qui s'impose même en temps de paix est, en temps de guerre, la condition de la victoire.

L'union sacrée n'est pas un vain mot. Elle oblige un peuple qui veut vivre à défendre, par son argent et par son courage, son indépendance, sa liberté et ses droits.

Souscrire à l'Emprunt, c'est accroître nos forces militaires, diminuer la durée de nos épreuves, et nos deuils et de nos sacrifices.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui dimanche, Sainte Alodis; demain, Saint Hilarion.
A 2 h. 1/2, matinée nationale (grand amphithéâtre de la Sorbonne).

MARIAGES

En l'église Saint-Exupère de Toulouse vient d'être célébré, dans l'intimité, le mariage du docteur André Tournade, médecin-major de deuxième classe, professeur agrégé de la Faculté de médecine, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la croix de guerre, avec Mlle Marie Savatier, fille du général Savatier, adjoint au chef d'état-major général.

DEUILS

Morts pour la France : THOMAS, chef de bataillon au 150e d'infanterie. — JULIEN DESTRAIN, capitaine d'infanterie. — MAURICE DE VAUX-SAINT-CYR, du 154e d'infanterie. — ALBERT FAGE, médecin-aide-major de première classe. — ALPHONSE BENVENISTI, sous-lieutenant d'infanterie et son frère, GEORGES BENVENISTI, maréchal des logis d'artillerie. — LOUIS D'AMVILLE, sous-lieutenant d'artillerie. — PIERRE NICOLET, sous-lieutenant, agent consulaire. — BABON, adjudant pilote-aviateur. — JACQUES SASSON, maréchal des logis d'artillerie. — ROBERT CLER, caporal d'infanterie. — ROMAN RHODE, des chasseurs à pied.

Nous apprenons la mort : De M. Valen, conseiller général d'Eure-et-Loir, maire d'Orvères; De M. Charles Doll, décédé à quatre-vingt-sept ans, ancien inspecteur divisionnaire au ministère du Commerce, chevalier de la Légion d'honneur; De M. Louis Naville, lettré et bibliographe distingué, décédé à Genève, fils du renommé philosophe et publiciste Ernest Naville, directeur du bulletin bibliographique de la Bibliothèque universelle et Revue suisse; De M. Achille Gras, décédé en son domicile, 41, rue La Boétie; De l'abbé Sanssey, de la paroisse Saint-Sulpice, décédé subitement à Chambéry; De Mme Guillo du Bodan, veuve du lieutenant-colonel, décédée en son domicile, rue des Saussaies, 14.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Faits divers

Mort dans le Métro. — Vers 9 heures, hier matin, M. Lascaux, vétérinaire-major à la garde républicaine, caserne des Célestins, se trouvait sur le quai de la station métropolitaine « Rue des Volontaires », quand, brusquement, il s'affaissa.

Des soins lui furent prodigués, mais, malheureusement, en pure perte, car il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Tombé d'un échafaudage. — Dans l'après-midi d'hier, vers 4 heures, des ouvriers maçons travaillaient sur un échafaudage dans une maison en construction, boulevard de Grenelle, quand l'un d'eux, pris d'un étourdissement, croit-on, tomba de la hauteur du quatrième étage.

Le malheureux, Jules Darny, âgé de vingt-deux ans, demeurant rue des Poissonniers, est mort tandis qu'on le transportait à l'hôpital de la Charité.

La fabrication des conserves cuisinées pendant la guerre

Les besoins de l'Armée en conserves de bœuf ont pu être assurés par l'Intendance militaire sans que cette administration ait eu à recourir aux usines que la Société Amieux-Frères avait mises à sa disposition dès le lendemain de la mobilisation.

C'est, en conséquence, à la préparation des conserves cuisinées que les diverses usines Amieux-Frères ont pu consacrer leur puissante organisation. C'est aussi en intensifiant chaque jour davantage leur production que la Maison Amieux-Frères a pu maintenir des prix qui ne tenaient qu'en partie compte des fortes augmentations qui ont frappé toutes les matières premières.

Les conserves Amieux-Frères sont en vente dans toute Maison d'alimentation désireuse de livrer aux consommateurs des produits dont la qualité est garantie par la devise : Toujours à mieux.

LES SPORTS

AUJOURD'HUI

Cyclisme. — Le Grand Prix des Tout-Petits. — A 3 heures, départ au carrefour du Petit-Bicêtre : 30 kil. Près de 140 engagés.

Championnat de fond de la F.A.S. (100 kil.). — Départ à 6 h. 30, au « Père Auto ».

Football Association. — Fête Sportive à Clichy. — Stade Français contre U.S.A. de Clichy. Réunion athlétique.

Football rugby. — Stade Français contre Vélo Sport Affortien. — A 2 heures, au vélodrome du Parc des Princes.

Cross-Country. — Le Cross de l'Espérance. — Organisé par l'U.S.F.S.A., à 2 h. 30, sur l'hippodrome d'Auteuil.

Escrime. — Le Challenge Ruzé. — De 9 h. 30 à 11 h. 30, au lycée Condorcet, réunion du Challenge Adolphe Ruzé : balayette, sabre et grenade.

LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE

SAMEDI 14 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Au nord de la Somme, progression sur l'épave de Malassise. Au sud, nous rejetons l'ennemi de la partie du village d'Ablaincourt qu'il avait réussi à réoccuper. A l'est de Belloy-en-Santerre, nous prenons la première ligne de tranchées sur un front de 2 kilomètres. Le hameau de Gémont et la sucrerie au nord-est d'Ablaincourt sont en notre pouvoir (800 prisonniers).

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés exécutent plusieurs coups de main heureux au nord-est d'Ypres et au sud-ouest d'Hulluch. De petites attaques locales améliorent leur position aux environs de la redoute Schwaben (200 prisonniers).

FRONT ITALIEN. — Les Italiens ont élargi vers le nord leur occupation de la hauteur de Sober, au sud-est de Gorizia.

ARMÉE D'ORIENT. — Les Serbes prennent de nouvelles tranchées.

FRONT ROUMAIN. — Les Roumains reprennent le village de Polano-Sarata (Sezmoze). A Cravala, ils se retirent sur Rucar. Dans la région de Jui, ils prennent d'assaut les monts Siglaul, Mio et Muncelul-Mio.

DIMANCHE 15 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Nous repoussons plusieurs contre-attaques au sud de la Somme. Il a été fait 1.100 prisonniers hier dans le secteur Ablaincourt-Belloy.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés ont enlevé, au nord de la redoute Stuff, deux lignes de boyaux (101 prisonniers), avancé au nord et à l'ouest de la redoute Schwaben, pénétré dans les tranchées ennemies à l'ouest de Serre, au nord de Roelincourt, au nord-est de Festubert, au nord de Neuve-Chapelle et progressé au nord-est de Guendecourt.

FRONT RUSSE. — Succès russes dans la région au nord de Korytniza.

FRONT ITALIEN. — Progrès des Italiens vers le Boite.

ARMÉE D'ORIENT. — Progrès serbes sur la rive gauche de la Serna-Reka.

FRONT ROUMAIN. — Dans les monts Caliman, les Roumains se retirent vers la frontière.

LUNDI 16 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Dans la Somme, nous pénétrons dans le village de Sully-Sailleset et occupons les maisons en bordure de la route de Bapaume. Nous enlevons un petit bois entre Gémont et Ablaincourt.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés exécutent d'heureux coups de main.

FRONT RUSSE. — Sur tout le front occidental, les Russes repoussent de nombreuses attaques (1.187 prisonniers).

FRONT ITALIEN. — Les Italiens élargissent leurs positions à l'est de Vertobizza (Gorizia) et vers la côte 208.

ARMÉE D'ORIENT. — Sur le front de la Strouma, les Anglais chassent des détachements ennemis de Bursak et attaquent avec succès le pont de Buk.

FRONT ROUMAIN. — A Tabla-Butzl, les Roumains reculent légèrement vers le sud. Dans la région de POR, ils occupent Stana, Clegomad, Cloica, Dobromidin et Cloza-Etricaliu.

MARDI 17 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Dans la Somme, nous avons conquis de nouvelles maisons du village de Sully-Sailleset.

FRONT BELGE. — Les Belges font des incursions dans les tranchées ennemies dans la région de Kloosterhoek et de la maison du Passeur (20 prisonniers).

FRONT RUSSE. — Les Russes culbutent un parti kurde entre Hozat et Matabatoum, en Asie.

FRONT ROUMAIN. — Dans la vallée de l'Uzuz, les Roumains repoussent l'ennemi au delà de la frontière. Dans la vallée de Poluz, les positions de la frontière passent de main en main. Dans la vallée de Buzen, l'ennemi, abandonnant ses tranchées, se retire vers le nord (140 prisonniers).

MERCREDI 18 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Dans la Somme, le village de Sully-Sailleset est entièrement entre nos mains. Entre la Maisonnette et Blaches, nous avons enlevé la première ligne de tranchées (250 prisonniers).

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés progressent entre la route Albert-Bapaume et Lesbœufs, au nord de Guendecourt et dans la direction de la butte de Warlencourt.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens prennent d'assaut une forte redoute sur la position dite « Dent du Pasubio » (72 prisonniers).

ARMÉE D'ORIENT. — Sur la rive droite du Vardar, nous enlevons des tranchées sur une profondeur de 400 mètres. Les Serbes continuent leur progression sur les pentes nord-ouest du Dobropolje.

FRONT ROUMAIN. — Les Roumains résistent à de vives attaques. Dans la vallée de Buzen, leur artillerie force l'ennemi à se retirer d'un kilomètre vers le nord.

JEUDI 19 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Au sud de la Somme, nous progressons entre la Maisonnette et Blaches.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés progressent légèrement à la butte de Warlencourt.

ARMÉE D'ORIENT. — Les Serbes enlèvent le village de Brod, les hauteurs au nord de ce village et le village de Velessolo.

FRONT ROUMAIN. — Les Roumains, à Predeal, repoussent l'ennemi au delà de la frontière vers le Clabucetol-Taurul et progressent dans le défilé de Brau, vers Dragobla-Vel.

VENDREDI 20 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — En Lorraine, nous repoussons des coups de main sur nos petits postes de la région de Bezange.

FRONT RUSSE. — Les Russes, au nord du Mont La Morentelou, prennent l'offensive et chassent l'ennemi de plusieurs collines.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens gardent la plus grande partie de la redoute dite « Dent du Pasubio » (107 prisonniers).

ARMÉE D'ORIENT. — Un détachement italien, sur les montagnes de l'Iskeria, à l'est de Premeti, a occupé Ljaskovici, sur la route de Janina à Korica.

FRONT ROUMAIN. — Les Roumains reprennent le mont Suru et reculent légèrement vers le nord, sur l'axe gauche de la Dobroudja.

ASTHMATIQUES, EMPLOYEZ LA POUDRE LOUIS LEGRAS, VOUS SEREZ SOULAGES DE SUITE ET RESPIREREZ BIEN. 2 FRANCS, PHARMACIES.

COUPE M. B. PIQUOT, Directrice 51, rue de Rivoli, 59, PARIS. MODES

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Il est à la Comédie un charmant usage qui consiste à afficher, lorsqu'il s'en trouve au répertoire, une pièce d'un auteur dont la Maison doit représenter une nouveauté ou remettre à la scène un ancien ouvrage. On a eu l'élégance de suivre cette coutume même à l'égard d'un auteur mort; c'est ainsi que samedi soir nous avons revu Les Tenailles, précédant la première à la Comédie-Française de la Course du Flambeau, annoncée pour mercredi.

Les Tenailles n'ont jamais quitté l'affiche bien longtemps depuis 1895. L'impression sur le public est toujours profonde; mais le spectateur n'est ému qu'au troisième acte devant l'effondrement de Robert et d'Irène; au deuxième acte, quand Irène Fergan se débat désespérément afin d'obtenir que son intraitable mari lui rende sa liberté, malgré l'ardente sincérité de Mme Lara nous ne sommes point troublés! Est-ce parce que la démonstration de l'implacable dureté de la loi de l'homme est trop sèchement présentée? Serait-ce plutôt parce que le mari n'est pas assez coupable aux yeux du public, et que, de ce fait, sa femme nous apparaît comme une névrosée? Je constate, sans conclure, une impression qui affaiblit sensiblement la thèse soutenue par Paul Hervieu.

L'interprétation des Tenailles demeure remarquable. Emile Mas.

« ÇA MURMURE » A BA-TA-CLAN

Un clout chasse l'autre. La nouvelle revue à grand spectacle de MM. Valentin-Tarault, soulignée par la musique nouvelle de Roger Guittinguer, a renouvelé les somptosités qui règnent à Ba-Ta-Clan. L'interprétation est digne du cadre avec Mlles Paulette Duval, Exiane, Parisys, etc. M. Augé remporte un gros succès dans une scène d'une écrasante actualité : Crème de Menthe, et tout le monde, d'ailleurs, se dépense joyeusement dans un luxe qui a été créé pour la joie visuelle d'un nombreux public.

Aux Capucines. — Aujourd'hui, à 2 heures 1/2, première matinée de Tambour Battant! la triomphale revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier; le Plumeau, l'amusante comédie de M. Maurice Hennequin; et Pan! Pan! au Rideau! le joli prologue de M. André Debourg, avec tout la brillante interprétation du soir : Mlles Gaby Boissy, Mérimod, Reine Dornas et Hilda May, MM. Berthez, Arnaudy, G. Battaille, etc.

Au Châtelet. — Aujourd'hui, en matinée et en soirée, les Exploits d'une petite Française.

Un nouveau théâtre. — La Scala devient théâtre de vaudeville et annonce une reprise du succès de Georges Feydeau, la Dame de chez Maxim's, dont la première représentation aura lieu jeudi.

Table listing performances at OLYMPIA: Aujourd'hui, En matinée et en soirée, LE PLUS BEAU SPECTACLE DE MUSIC-HALL, Dalbrét, Suz. Valroger, Juliette de Girardin, Fernandez, Barny et Partener, Ward, Hana Trio, Handrick.

DIMANCHE 22 OCTOBRE

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, l'Été de la Saint-Martin, les Rantzau. Opéra-Comique. — A 1 h. 30, Werther. Odéon. — A 2 heures, la Vie de bohème. Trianon-Lyrique. — Les Saltinbanques. Même spectacle que le soir : Antoine, Apollo, 2 h.; Théâtre des Arts, 2 h. 45; Athénée, 2 h. 30; Ba-Ta-Clan, 2 h. 30; Bouffes-Parisiens, 2 h. 35; Châtelet, 2 heures; Cluny, 2 h.; Théâtre de la Dauphine, Grand-Guignol, Gymnase, 2 h. 30; Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Renaissance, Sarah-Bernhardt, Variétés, 2 h. 15.

La Soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, le Père Lebonnard, les Brebis de Panurge. Opéra-Comique. — A 8 heures, Mignon. Odéon. — A 8 heures, Henri III et sa cour. Antoine. — A 8 h. 30, Une amie d'Amérique. Athénée. — A 8 h. 30, L'Âge de Buridan. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, Faisons un rêve (S. Guitry, Ch. Lysès). Capucines (Gut. 56-10). — A 8 h. 30, Tambour battant, revue; le Plumeau; Pan! pan! au rideau! Châtelet. — Mercre., sam. et dim., à 8 h.; jeudi et dim., à 2 h., les Exploits d'une petite Française. Gymnase. — A 8 h. 30, la Petite Dactyle. Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, le Maître de forges. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, le Sphinx, l'Infidèle. Th. Michel. — Lundi, Une femme, un homme et un singe. Palais-Royal. — A 8 h. 30, Madame et son fiancé. Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, la Lemoiselle du Printemps. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Centra 72-21.) Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 heures, la Seconde Madame Tangueray (Mlle Berthe Eady). Matin. jeudi et dim. Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, Ça murmure! Cluny. — A 8 h. 15, le Truc de la Boniche. Théâtre de la Dauphine (Passy 12-15). — A 8 h. 45, Fursy, Dom. Bonnaud, J. Moy, Gaby Benda, et la Revue. Grand-Guignol. — A 8 h. 30, la Marque de la Bête, etc. Renaissance. — A 8 h. 15, le Choucroute. Trianon-Lyrique. — A 8 heures, Français les Bas-Bleus. Th. Réjane. — A 8 h. 30, Mister Nobody. Th. Sarah-Bernhardt. — Sauf lundi et vendredi, à 8 heures, la Dame aux camélias. Variétés. — A 8 h. 15, Kit (Max Dearly). Mat. jeudi et dim. Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, la Bataille de la Soume.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-63). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions. Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et à 8 h. 20, Remember et Alsace. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Lundi, mardi, merc., mat. pop. à tarif red. Progr. spéc. Omnia-Pathé. — L'Instinct, le Prince charmant (Henry Ross) etc. Actualités militaires.

La Bourse de Paris

DU 21 OCTOBRE 1916

Séance sans grand intérêt aujourd'hui. L'allure générale du marché est toujours irrégulière par suite des réalisations qui se poursuivent en vue de l'emprunt; mais le fond demeure plutôt soutenu.

Nos rentes sont irrégulièrement tenues: le 3 0/0 fléchit à 61,20, tandis que le 5 0/0 reste à 90. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure se tasse à 96,85; de même aux Russes, le Consolidé abandonne une fraction à 70; le 1891 à 59,05.

Établissements de crédit peu traités. Grands Chemins français raffermissent, notamment l'Orléans à 1.140, le P.-L.-M. à 1.006.

Aux cuprifères, on a réalisé le Rio à 1.765. En banque, les valeurs russes se retrouvent sans grand changement.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,70; Suisse, 110 1/2; Amsterdam, 240; Pétrograd, 181 1/2; New-York, 583 1/2; Italie, 89 1/2; Barcelone, 591 1/2.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos: Cuivre Chili disp., 121; cuivre liv. 3 mois, 120 1/2; électrolytique, 143 1/2; étain comptant, 179 1/2; étain liv. 3 mois, 180 1/2; plomb anglais, 31 1/2; zinc comptant, 51; argent, l'once 31 gr. 1035, 32 d. 3/8.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Excelsior a versé le 16 octobre la somme de 50 francs au Comité de Secours pour le Ravitaillement des Syriens, 243, boulevard Saint-Germain (Comité d'Action française en Syrie).

SAVON de MARSEILLE le « JET D'EAU »

72 0/0 garanti extra pur, 62,50 la caisse de 50 kilos franco gare destinataire contre mandat-poste, ou contre remboursement 0,60 en plus. Échantillon par poste 1,25. Savonnerie Provençale, à Marseille-Saint-Just.



CABINET RIVOLI

80, rue Rivoli. Tél. Archives 01-93

AVOCAT — ENQUÊTES PRIVÉES

DIVORCES, SUCCESSIONS, RECHERCHES, REDACT. D'ACTES, DEMARCH. LEGALES

Représentation devant tous tribunaux; questions loyers et bénéfices de guerre.

Consultations tous les jours ou par lettres, de 9 h. à 6 h.

AUX MARINS

7-9, Avenue de la Grande-Armée PARIS



Spécialité de vêtements et livrées pour l'automobile, imperméables, caoutchouc et parapluies du chauffeur. Manèaux et fourrures en tous genres

Equipements complets, leggings, gants, lunettes, etc., etc.

ENVOI FRANCO DU NOUVEAU CATALOGUE

DÉPURATIF BLEU

au suc de plantes



Guérit Vices du Sang, Constipation, Eczéma, maladies d'Estomac, de Foie, le Rhumatisme, en chassant l'acidurie. Fortifie les Reins, la Vessie, rend le Teint frais. Évite les accidents dus à un arrêt ou une mauvaise circulation du sang. Décongestionne Convalescents, gripes, catarrhes.

prenez le DÉPURATIF BLEU avec confiance, vous aurez force et santé 2 50, toutes Pharmacies. BRELAND, pharmacien, 31, rue Antoinette, Lyon.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, rue de la Bonne-Nouvelle, Paris

Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres maux qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancérs, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La Jouvence de l'Abbé SOURY, toutes Pharmacies: 4 fr. le flacon; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons, 12 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits) 285

Exiger ce portrait.

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Prime supplémentaire

Deux magnifiques estampes de JONAS

Tirage de luxe. Papier grainé. Grandes marges, 53 <41

exclusivement réservées à nos Abonnés d'un An



LIEUTENANT... A VOUS L'HONNEUR!

... Frappé mortellement en pleine attaque à la cote 304 le 31 mai 1916, le capitaine Auguste Fauché, du 55^e de ligne, confia à son lieutenant la conduite de ses hommes par ces simples mots: « Lieutenant... à vous l'honneur ».

et LA PERMISSION DU BERCEAU

allusion touchante aux permissions de naissance récemment accordées à tous les militaires qui viennent d'être père.

Joindre, pour tous frais, au montant de l'abonnement ou de renouvellement: 1 fr. 30 pour la France et les Colonies, 1 fr. 60 pour l'Étranger.

Nous commencerons l'envoi des deux gravures FIN OCTOBRE dans l'ordre des inscriptions.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur

La boîte 5 fr. c. mand.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 22 OCTOBRE 1916

15

La cotelette à la victime

roman inédit

par CLAUDE

Les yeux qui parlent

Lorsque, par hasard, l'amour touche ces affamés d'héroïsme, dans le moment où leurs énergies latentes n'ont pas de but, ils sont pris tout entiers, emportés dans un enthousiasme joyeux. Ils ont enfin trouvé l'emploi de leur existence. Elle est remplie, comblée, pleine d'une activité ravie, prête à tous les hasards, à toutes les audaces, à toutes les folies. Ils rayonnent, ils sont radieux, ils vivent.

Bouleversés par la passion la plus chaste, la plus pure, ces êtres généreux sont de dangereux séducteurs. Rien ne leur résiste. Leur ivresse sentimentale est contagieuse.

Depuis la vision de la gracieuse enfant blonde émue inconsciemment par les regards ardents qu'elle sentait fixés sur elle, Horace d'Antheuil avait eu la hantise de ce visage rose et plein, de ces yeux bleus allongés, de ce nez fin aux narines palpitantes, de ce cou rond, de ces beaux bras.

Les ironiques et voluptueuses figures de Fragonard et de Watteau avaient cessé depuis longtemps d'être à la mode. Un nouveau type de beauté s'imposait à l'admiration. Les déesses de l'Olympe de Prud'hon, aux lignes pures, à l'expression d'un charme mystérieux et souriant, petites lètes sur des corps aux formes allongées et

suivant l'harmonieux équilibre de l'antique, commençaient à courir les rues. Tant il est vrai que la puissance de la mode ne modifie pas seulement les costumes, mais aussi les visages et même l'apparence des corps.

Horace d'Antheuil avait rêvé déesse. Il avait, avec son père, changé de résidence; grâce à la complicité d'un ancien garde-chasse, ils étaient venus s'installer, au milieu de la forêt de Sénart, dans un abri de bûcheron abandonné, auprès de Mainville. Leur ancien régisseur leur faisait tenir des vivres. Si près de la route de Paris à Melun, qui traverse la forêt, ils avaient des nouvelles, et la forêt très profonde, en bordure de la Seine, qu'ils pouvaient franchir en cas d'alerte, leur offrait un asile aussi sûr et moins sauvage que les vallons boisés de Montmorency.

Horace regrettait Montmorency. Il s'ennuyait. Depuis deux jours ils étaient installés dans leur nouveau logis des bois, quand Horace, découvert, poussa jusqu'à la grande route. En plein jour, c'était une imprudence, mais il s'ennuyait, et risquer quelque chose l'amusa.

Sur la route, il avait rencontré un roulier auprès d'un de ses chevaux qui venait de tomber. Il avait aidé l'homme à relever la bête et à la reharnacher.

C'était encore une imprudence. Mais Horace ne savait pas tenir en place depuis sa rencontre avec la jeune déesse pudique, dont, invisible comme Gygis, il avait fait rougir les belles joues.

L'homme était un joyeux gaillard méridional, sentant fort la boisson. Il emmenait un chargement de bois, du vin, des paquets sur son chariot.

Il allait à Paris. Le langage et les manières d'Horace, incapable de dissimuler sa condition, l'avaient frappé.

En dépit de sa demi-ivresse, le roulier reconnut parfaitement un aristocrate. Horace était, on n'était pas un suspect. Il n'était pas. Néan-

moins, cette manière de se promener auprès des grands chemins et de causer avec les survenants pour avoir des nouvelles était assez étrange.

— Et qu'est-ce que vous faites comme ça de votre métier, citoyen?... demanda-t-il à brûle-pourpoint, lorsque Horace eut remis debout l'attelage.

Horace était pris au dépourvu. Il répondit tout naïvement: — Je me promène.

— Ah! vous aimez la promenade, jeune citoyen... Bé! foi de Peyrolles, si je vous emmenais avec moi...

— Avec vous?... — Tê! pourquoi pas! Vous êtes un garçon adroit. Vous avez sûrement de l'instruction...

Horace crut sentir qu'il était démasqué. — ...Et des manières, continua le malin jvrogne. Mon garçon m'a quitté depuis huit jours. Il est à l'armée à présent. Il me manque. J'ai un tas de paquets et de choses, cette fois-ci, et des tas de paperasses... Vous m'aideriez pour les bêtes et pour les gens. Qu'en dites-vous?... A moins que vous n'ayez quelque chose d'important qui vous retienne dans la forêt. Tê! donc!

Et le roulier cligna des yeux d'un air entendu. Horace comprit. Le clairvoyant pochard pouvait le dénoncer. Autant risquer l'aventure.

— Venez donc à Paris!

Horace était d'humeur à tout tenter. S'il pénétrait dans Paris, peut-être aiderait-il son père à y entrer ensuite.

Il avoua nettement. — Je n'ai pas de papiers... Je les ai perdus.

Le roulier lui rit au nez. — Bah! J'ai une partie de ceux de mon ancien garçon. Et puis, les gardes aux portes ne font pas attention à l'aide d'un roulier, et d'un bon patriote encore! Ah! si vous étiez un aristocrate...

— Si j'étais un aristocrate... demanda Horace.

MESDAMES, avec le



ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE

Vous serez
toutes jolies
et toujours jeunes

La Roselily, c'est votre BEAUTÉ PARFAITE.
Pharmacie DETCHEPARE, à Biarritz.
L. FÉRET, 37, Faub. Poissonnière, Paris
Vendez Toutes Pharmacies, Magasins et Parfumeries.



EAU VERTE
DE
MONTMIRAIL
(VAUCLUSE)
LE
PURGATIF FRANÇAIS

Demandez
La Reine des Montres
pour HOMME ou DAME
Imitant l'or. — Inaltérable.
CADRAN 24 HEURES
Garanti 15 ans sur bulletin.
PRIX : 22 fr. 75 Chaîne Cadeau.
Joindre Montant à la Commande.
Jean BENOIT fils, Horloger - Constructeur - Technicien,
Manufacture d'Horlogerie, Besançon (Doubs), Dem. l'Album III.

Képhaldol
Comprimés souverains contre les
Névralgies

Les névralgies, sciaticques, migraines, maux de reins, rages de dents, rhumatismes sont vite calmés et guéris par le Képhaldol : spécifique absolument inoffensif et sans rival.
J. RATIE, ph^{en}, 45, rue de l'Ecliquier, Paris et toutes Pharmacies.
Le grand tube 3 fr. 50. La petite boîte 0 fr. 50

la Blédine
JACQUEMAIRE
farine délicate
est
l'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants
des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent
de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
EN VENTE DANS
Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries.
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux
Établissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

Mesdames !

Si vous souffrez de l'estomac, d'affections abdominales ou d'obésité, portez les **Corsets** et les **Maillots** de A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. (A l'angle de la rue Lafayette - Métro : Louis-Blanc.)

EMPRUNT NATIONAL 5% BANQUE GIRON
(34^e année), 67, rue Rambuteau, Paris.
Achète comptant, au plus haut prix les titres dépréciés, cotés ou non, paie les coupons. Argent de suite.
Reçoit sans frais les souscriptions : titres délivrés immédiatement.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voluard.

AU BON MARCHÉ
Maison A. BOUCICAUT PARIS

Lundi
23 Octobre
et Jours suivants

La Toilette
de la Femme et de l'Enfant

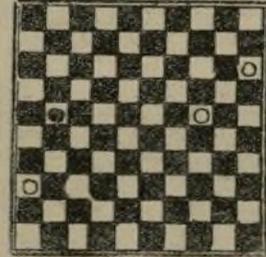
OUVERTURE DU SALON DE THÉ

L'homme se dandina sur ses jambes et, baissant le ton, il ajouta :
— Si vous étiez un aristocrate, on pourrait encore s'arranger. Hé !
Horace était stupéfait.
— En attendant, tope : vous venez. Au moins pour ce voyage, vous vous appellerez Désiré Mousseron, au service de Mathias Peyrolles, voiturier-routier, messager. On achètera des rubans quand nous arriverons à Choisy et vous pourrez dire que vous êtes pavoisé pour votre premier voyage.
Et c'est ainsi que l'aventureux Horace d'Anthéuil, conduisant la voiture de l'obligeant Peyrolles, avait franchi la barrière.
Ses paquets délivrés, le roulier était venu remiser sa voiture rue des Bons-Enfants, où les Messageries avaient un de leurs dépôts. Peyrolles avait donné rendez-vous au jeune homme pour le lendemain, au même endroit, et ils s'étaient séparés.
Horace, débarrassé de ses rubans de jeune compagnon, se retrouvait dans Paris, dont le mouvement et le bruit après ces journées passées dans la solitude des forêts l'étonnaient.
Il fit quelques pas dans la rue pour se réhabituer au tapage citadin.
A peine eut-il fait deux enjambées que son étourdissement se changea en vertige.
Dans l'encadrement d'une fenêtre, au rez-de-chaussée en face de lui, il apercevait la déesse pudique, la jeune fille entrevue sur la grand-route.
Il la reconnaissait. Elle avait la même robe, une sorte de longue tunique lilas qui laissait nus son cou et ses bras. La tête à demi penchée devant elle, sur un coussin où se trouvaient piquées des aiguilles qui retenaient son ouvrage, elle travaillait à une dentelle.
Horace ne pensa plus à rien... A son imprudence de s'être confié à cet homme qui pouvait être un dénonciateur ou seulement un bavard, à son père

qui serait anxieux de ne pas le voir revenir vers leur retraite. Il oubliait qu'il risquait d'être arrêté, détenu de longs jours, condamné... Il oubliait tout.
Entre l'instant où il avait vu cette radieuse jeune fille et celui où il la retrouvait, il n'y avait plus rien.
Un oubli profond, délicieux, enivrant, le laissait léger, insouciant, détaché de tout. Un bonheur et un sentiment de confiance indéfinissables s'emparaient de lui.
Puisque le plus grand de ses désirs s'était réalisé, comment tous les autres ne se réaliseraient-ils pas aussi ? C'est la logique de tous les hommes.
Il s'approcha de la fenêtre où la dentellière continuait son ouvrage, attentive, et il l'admira...
La jeune fille, à travers ses cils, le front à demi levé, l'avait aperçu, et ses yeux tout de suite étaient retombés sur son ouvrage. Elle avait rougi.
Horace vit cette pourpre descendre des joues sur le col de la jeune fille et il se souvint avec plus d'intensité de sa première apparition.
Il l'admirait.
Les doigts de la dentellière couraient à travers ses fuseaux. De temps en temps, elle piquait une épingle enfoncée dans le coussinet avec un crissement sec, et sous ses mains agiles, qui semblaient jouer avec les fils, un diaphane tissu, un tout petit filet orné de dessins légers lentement s'allongeait.
Horace admirait. Il ne pensait même pas à lui adresser la parole. Ses yeux parlaient.
Il reprenait le muet discours extasié de la forêt. Et il était à présent en face d'elle.
Ses yeux disaient :
— Vous êtes belle... La première fois que je vous ai vue, vous m'avez ravi... Je n'ai pensé qu'à vous depuis cet instant... Vous voir est un délire...
(A suivre.)

Distractions pour les tranchées

Noirs



SOLUTIONS DES PROBLEMES

N° 221

1. 43 39	1. 16 27
2. 30 24	2. 19 30
3. 47 42	3. 36 47
4. 38 33	4. 47 38
5. 33 2	5. 38 24
6. 39 34	6. 30 39
7. 2 8	8 gagné

N° 222
Gui ; don. — Guidon.

N° 223
La part moyenne étant 384 fr., les deux autres parts sont 216 et 600 fr.

N° 224. — DAMES
par M. Gaston BRUDIN

N° 225. — ENIGME-SONNET

Lecteur, j'ai complexe figure,
Et sous quatre aspects différents
Je puis, sans changer ma nature,
M'offrir aux Oédipes fervents.

Les arrêts de dame Censure
Me sont toujours indifférents,
Et j'aide à la déconfiture
Des joueurs un peu trop ardents.

Gourmets et marins me consultent,
Et gens qui parfois se disputent
Savent à point m'utiliser.

Mais soit sous l'une ou l'autre face,
De me perdre en cherchant ma trace,
Surtout ne va pas l'aviser.

N° 226. — LOGOGRIPHE-ANAGRAMME

D'un prénom de femme charmant
Extraitez successivement :
Un trait. — Elle peut être riche. —
Où ma Suzon serre la niche. —
L'on me dit que ce n'est pas doux. —
Et pour finir, voyez : époux.

AU CANTONNEMENT DES SPAHIS MAROCAINS



AVANT-GARDE DE SPAHIS MAROCAINS



LE COMTE MATHIEU DE NOAILLES



SPAHS MAROCAINS EN FACTION



AU QUARTIER GÉNÉRAL



LA TENTE DU CHEF

Depuis les premiers jours de septembre 1914, leurs brillants escadrons sont en France. Ils furent à la bataille de la Marne, à celle de l'Aisne et à l'Yser. Ces superbes cavaliers marocains, aux grands manteaux blancs, qui vont au combat comme à une fête et que tous les grands chefs veulent avoir comme garde d'honneur, ont fait le coup de feu dans les tranchées, à côté des Sikhs de l'armée anglaise. Maintenant, quand ils sont sur la ligne de feu, ils portent le casque d'acier, auquel ils préfèrent pourtant leur haut turban qu'ils reprennent dès qu'ils le peuvent.